

DU VITRIOLAGE

AU POINT DE VUE

HISTORIQUE ET MÉDICO-LÉGAL

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le jeudi 22 Juin 1893

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

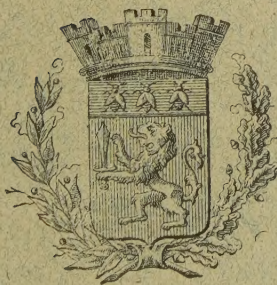
PAR

André ROCHE

Né le 25 octobre 1867, à Sury-le-Comtal (Loire)

Ancien externe des Hôpitaux de Lyon

Oderunt peccare mali formidine pœnæ.



LYON
IMPRIMERIE DE A. STORCK
78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

—
1893

DU VITRIOLAGE

AU POINT DE VUE

HISTORIQUE ET MÉDICO-LÉGAL

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le jeudi 22 Juin 1893

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

André ROCHE

Né le 25 octobre 1867, à Sury-le-Comtal (Loire)

Ancien externe des Hôpitaux de Lyon

Oderunt peccare mali formidine pœnæ.



LYON

IMPRIMERIE DE A. STORCK

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

1893

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET DOYEN
GAYET. ASSESSEUR

Professeurs honoraires

MM. DESGRANGES, PAULET, BOUGHACOURT, CHAUVÉAU, GLÉNARD

Professeurs

Cliniques médicales.	{ MM. LÉPINE.
	BONDET.
Cliniques chirurgicales	{ OLLIER.
	PONCET.
Clinique obstétricale et Accouchements	FOCHIER.
Clinique ophthalmologique.	GAYET.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAILLETON
Clinique des maladies mentales.	PIERRET.
Physique médicale	MONOYER.
Chimie médicale et pharmaceutique	HUGOUNENQ.
Chimie organique et Toxicologie	CAZENEUVE.
Matière médicale et Botanique	FLORENCE.
Zoologie et Anatomie comparée	LORTET.
Anatomie	TESTUT.
Anatomie générale et Histologie.	RENAUT.
Physiologie	MORAT
Pathologie interne	J. TEISSIER.
Pathologie externe	BERNE.
Pathologie et Thérapeutique générales	MAYET.
Anatomie pathologique.	TRIPPIER (Raymond)
Médecine opératoire	X...
Médecine expérimentale et comparée	ARLOING.
Médecine légale	LACASSAGNE.
Hygiène	ROLLET
Thérapeutique	SOULIER.
Pharmacie.	CROLAS.

Professeur adjoint

Clinique des Maladies des Femmes LAROYENNE

Chargés de cours complémentaires

Clinique des Maladies des Enfants MM. PERRET, agrégé.
Accouchements. POLLOSSON, —
Botanique BEAUVISAGE. —

Agrégés

MM. AUGAGNEUR	MM. DIDELOT	MM. POLLOSSON	MM. VIALETTEON
BEAUVISAGE	GANGOLPHE	ROCHET	WEILL
CONDAMIN	JABOULAY	RODET	BOUVEAULT, chargé
CORMONT	LANNOIS	ROLLET (Et.)	des fonctions d'agrégé
DEROIDE	LINOSSIER	ROQUE	
DEVIC	PERRET	ROUX	

M. ETIEVANT, Secrétaire,

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. LACASSAGNE, Président; M. CROLAS, Assesseur; MM. RODET et CORMONT Agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises, dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'étend leur donner ni approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MES FRÈRES

A MES BELLES-SŒURS

A MES AMIS

A M. le DOCTEUR AUBRY, de St-Brieuc

A MON MAITRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE,

M. le Professeur LACASSAGNE

A MES MAITRES DE L'UNIVERSITÉ

ET DES HOPITAUX DE LYON

INTRODUCTION

Depuis le commencement de nos études médicales, i nous est arrivé plusieurs fois de voir dans les services de chirurgie, et à la clinique d'ophtalmologie de l'Hôtel-Dieu, des malades dont le visage repoussant nous a profondément ému. C'était le vitriol qui avait fait son œuvre ; et, à l'aspect de cette laideur, de ces yeux voilés au milieu de cicatrices hideuses, nous avons été pénétré d'un sentiment de pitié douloureuse.

Et la loi, que peut-elle en faveur de ces malheureux ! En dehors de l'hôpital, on ne les considère plus comme des victimes ; le talion a toujours ses représailles.

Nous ne voulons pas ici nous élever au lieu et place du juge d'instruction, ni prononcer un réquisitoire contre les vitrioleurs. — Notre travail sera plus modeste. Nous essaierons tout simplement de traiter la question du vitriolage au point de vue historique et médico-légal.

Mais avant d'aborder notre sujet, il s'agit de bien le définir. Comme on emploie dans le même but toutes sortes de caustiques, des acides, des alcalis, des bases puissantes, nous dirons que le vitriolage est l'action de projeter un liquide caustique dans l'intention de nuire.

Nous suivrons dans cette étude l'ordre suivant :

INTRODUCTION ET DÉFINITION

CHAPITRE I. — **Historique et géographique.** — Comment se vengeaient les femmes et les amants délaissés aux différentes époques de l'histoire.

CHAPITRE II. — Mobiles du vitriolage. — Etude et observations. — Démontrer que ce n'est pas toujours un crime passionnel.

CHAPITRE III. — Vitriolage des animaux. — Vitriolage des choses. — Etude et observations.

CHAPITRE IV. — Comment se fait le vitriolage. — Simple. — Par intermédiaire. — Guet-apens. — Surprise. — Pendant le sommeil. — Dans un baiser. — Manuel opératoire.

CHAPITRE V. — Législation du vitriolage. — En Angleterre. — En France. — Influence des lois. — Tentative manquée.

CHAPITRE VI. — Description des brûlures produites par les acides. — Etude et observations.

CHAPITRE VII. — Diagnostic de la substance corrosive employée. — De l'instrument qui contenait cette substance.

CHAPITRE VIII. — Rôle du médecin légiste en présence d'un cas de vitriolage. — Du vitriolage accidentel.

CHAPITRE IX. — Pronostic et traitement.

CONCLUSIONS.

Nous ne nous dissimulons pas que la question du vitriolage soit une question délicate à toucher ; mais nous glisserons sur le côté moral de ces drames du vitriol. Notre but est de retracer l'histoire du vitriolage et de signaler aux médecins légistes la gravité des lésions.

Qu'il nous soit permis de remercier M. le professeur Lacassagne, qui a bien voulu accepter la présidence de notre thèse. M. le professeur Gayet nous a offert de puiser à pleines mains dans les trésors de sa clinique ; nous sommes heureux de lui en témoigner ici notre reconnaissance.

A nos maîtres dans les hôpitaux, MM. les docteurs Aubert, Drivon, Vinay (externat 1889), nous envoyons les humbles hommages de l'élève. Que M. le docteur Aubry, de Saint-Brieuc, nous pardonne d'avoir abusé de son amabilité ; nous n'avons fait que développer les idées qu'il a communiquées au Congrès de Bruxelles en 1892.

N'oublions pas nos amis Rey et Brondelle, dont les connaissances en langues étrangères et en chimie ont simplifié notre tâche.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552603_0053

CHAPITRE I^{er}

Historique & Géographique

*Comment se vengent les femmes et les amants délaissés
aux différentes époques de l'histoire*

A toutes les époques de l'histoire, on a vu des amantes délaissées, des amoureux dédaignés, des femmes jalouses, — Même au temps où les dieux descendaient sur la terre, il se passait des drames passionnels parmi les habitants de l'Olympe. Diane, la chaste déesse, extermine à coups de flèches la trop belle famille de Niobé ; Vénus immole Hippolyte à son amour méprisé, tandis que Phèdre, éprise du même adolescent qui reste insensible devant ses charmes, le calomnie à outrance.

Et Médée, abandonnée de Jason, sacrifie les enfants qu'elle avait eus de lui.

On voit que si les bergers de Théocrite se contentaient de pleurer dans les bois les trahisons de leurs bergères, ou

d'offrir à une autre une blanche chèvre qu'ils destinaient à leur infidèle, les dieux et les déesses avaient des vengeances farouches.

Dans le pays des patriarches, on suppose peut-être que les mœurs étaient moins cruelles. Agar va se lamenter dans le désert du dédain d'Abraham ; mais Joseph se dérobe par la fuite au courroux de la femme de Putiphar, et longtemps après la fille d'un roi va demander à son père la tête de saint Jean-Baptiste.

A Rome, même morale. Un berger de Virgile, abandonné de sa Lycoris, grave son nom sur l'écorce d'un hêtre, et va tous les jours le voir grandir avec l'arbre ; mais Agrippine et Locuste se vengent par le poison de l'exil d'un esclave qu'elles aiment.

On trouverait des drames semblables dans les annales du Bas-Empire, et dans l'histoire de tous les peuples, même aux sérails d'Orient, où les Roxane ne sont pas rares. Nous voulons tout simplement faire entrevoir que la vengeance par suppression était dans les mœurs anciennes, et que la vengeance par défiguration était fort rare.

Les Bacchantes se défendaient à grands coups de thyrses contre les hommes qui essayaient de les violer, et l'on a découvert une peinture antique, représentant une de ces déesses, couronnée de lierre, frappant *au visage* un jeune homme qui la poursuit. Mais beaucoup d'autres se bornaient à chercher des enchantements magiques pour rappeler leurs amants infidèles.

Et à travers les âges, alors que les mœurs étaient d'une naïveté cruelle, que Torquemada torturait les hérétiques, qu'Henri VIII pendait dans une année 40,000

vagabonds dans le royaume d'Angleterre, trouve-t-on des nez et des oreilles coupés ? Oui, mais c'était dans un but de répression plus ou moins politique ; rarement on trouve la défiguration comme crime passionnel. La gracieuse Elisabeth de Russie jugea charmant ce moyen, sous une allure semi-légale, pour se venger de deux femmes de l'aristocratie, toutes deux réputées par leur extrême beauté ; on leur coupa le nez et les oreilles.

Le vitriolage apparaît, suivant M. Corre, « comme étant une simple variété d'un genre qui mériterait d'être appelé l'attentat par défiguration. » — Nulle part, il n'en est fait mention avant 1639. — Et cependant les acides le plus communément employés à cet usage, étaient inventés depuis longtemps. Un chimiste persan, Al Rhasès, mort en l'an 900 de notre ère, parle déjà de l'acide sulfurique, huile provenant de la distillation de l'atrament ou vitriol de fer. Dans ses œuvres, Albert Le Grand, au ^{xiii}^e siècle, le désigne sous le nom d'huile de vitriol.

Mais ce n'est qu'au commencement du ^{xvii}^e siècle, que l'italien Angelo Sala observe que le soufre, en brûlant dans une enceinte humide, donne un peu d'huile de vitriol, laquelle n'est autre, dit-il, « qu'une vapeur sulfureuse fixée par quelque chose extrait de l'air ambiant. » —

Depuis cette observation, remarquable pour l'époque où elle fut publiée, l'acide sulfurique se prépare couramment dans les pharmacies. Bientôt l'industrie s'en empare, et actuellement, on en produit par année 800,000 tonnes en Europe.

De même l'acide azotique, l'eau-forte, est découverte par un Arabe, Geber, du ^{viii}^e siècle, et mentionné par Raymond Lulle.

Quand à l'acide chlorhydrique, les anciens ne l'ont pas connu. C'est Glaubec, au xvii^e siècle, qui l'a préparé le premier.

Ainsi donc, sous Louis XIV, on était fixé de longue date sur les propriétés caustiques du vitriol et de l'eau-forte. Et cependant le premier vitriolage date de 1639.

Sans aucun doute, l'origine en est plus ancienne ; le docteur Aubry vainement a posé la question à l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, personne n'y a répondu.

Les historiens de ces temps orageux étaient trop occupés à relater les faits et gestes des armées des rois. D'ailleurs les lois devaient être un épouvantail redoutable, et si nous admettons que ce moyen de vengeance existait à cette époque, nous supposons qu'il était rarement employé. Qu'on en juge par l'anecdote suivante, dont le récit a été trouvé à la Bibliothèque nationale :

« L'atrocité de l'attentat commis le 19 du passé, contre la duchesse de Chaulnes, par cinq cavaliers masqués, qui, ayant arrêté son carosse, lui jetèrent au visage une fiole pleine d'eau-forte, et tuèrent, d'un coup de pistolet, un de ses valets, sur le chemin de Saint-Denis, en cette ville, a donné lieu à une ordonnance du Roi... avec douze mille livres de récompense à celui qui apportera la tête de l'un d'iceux. »

Les manuscrits Clairembault, qui relatent cet arrêté prévotal, ne nous disent pas si les coupables ont été arrêtés et punis. Il prouve, tout au moins, qu'en 1639 on n'était nullement disposé à acquitter les vitrioleurs. — Et encore, Tallemant des Réaux prétend que cette eau-forte était de l'encre.

Pendant près de deux cents ans, on ne trouve plus de documents nouveaux. Toutefois, cet évènement démontre, à lui seul, que la veuve Gras est loin d'avoir inventé le vitriolage, quoique nombre de savants continuent à voir en elle la première personne ayant eu l'idée de se servir d'un liquide corrosif dans un but criminel.

Au commencement de notre siècle, nous retrouvons le vitriolage en Ecosse. Il paraît avoir pris naissance dans les districts manufacturiers de ce pays, pendant les querelles violentes qui s'élevèrent à cette époque entre les chefs d'établissements et leurs ouvriers. Les grandes questions sociales, le salaire, la journée de travail... ne sont donc pas spéciales à notre fin de siècle, et les ouvriers de Glasgow avaient déjà la coutume de « Watriner tous leurs Watrins. »

En France, à peu près à la même époque, les criminels commencent à se servir aussi de l'acide sulfurique, mais d'une autre façon, par l'empoisonnement. Ni Devergie (1852), ni Casper (1862) ne parlent de la défiguration par le vitriol.

Quelque temps après, Briand et Chaudé (1863), et Legrand du Saulle (1872) en parlent comme d'une chose absolument courante, mais ils ne citent aucune observation.

Après le Dr Aubry, nous avons cherché quelle était la première vitrioleuse de France. Vainement nous avons fouillé les journaux du temps. Mais si dans les *Archives du Palais de Justice*, mises gracieusement à notre disposition, nous n'avons rencontré aucun renseignement précis, nous avons du moins recueilli un certain nombre d'observations, qui nous ont permis d'étudier avec plus de soin le sujet qui nous occupe.

Le premier vitriolage que nous ayons pu découvrir, est antérieur au traité de médecine légale de Briand et Chaudé. Il date du 25 avril 1855. On lit dans le *Journal de Chimie médicale* du mois de novembre 1855 :

« Blessures par jet d'acide sulfurique.

Nous, J.-B. Chevallier, chimiste, professeur à l'Ecole supérieure de Pharmacie... Vu la procédure qui s'instruit contre la fille Marie J... et la femme C..., inculpées de blessures volontaires, de procéder, serment prête selon la loi :

1° A l'examen et à l'analyse des taches qui existent sur un caraco, un fichu...

2° A l'examen du liquide contenu dans un verre et dans une petite bouteille... »

Puis, plus loin, après toutes les formules :

« Examen d'une paire de bas noirs couverts de taches jaunes et rouges. Ces bas sont liés avec une ficelle ; ils sont accompagnés d'une étiquette, sur laquelle on lit : Troisième scellé ; section des Marais ; procès-verbal du 12 avril 1855 ; blessures graves par suite de la projection d'un liquide corrosif ; affaire Veuve L... contre Catherine J... et sa sœur Marie, femme C... ; une paire de bas de laine noire, tachés de teintes rougeâtres, paraissant provenir d'un liquide corrosif, que portait Catherine J... lorsqu'elle en a jeté au visage de la veuve L... ; le commissaire de police, signé Winter. »

Après l'observation que nous venons de citer, il n'est plus parlé de vitriol jusqu'en 1870. En cette année, Proal

instruit une affaire criminelle contre une jeune fille des environs d'Arles, qui avait vitriolé son amant.

Le 4 février de la même année, une femme de chambre de Bordeaux, vitriole Bergés, qui l'a rendue mère, puis abandonnée.

Le 19 juin 1871, à Riom, Gravier est vitriolé par sa maîtresse. Le 11 juillet 1871, c'est la fille Monchanin, à Paris, qui défigure son amant.

Au tour des étrangers. Le 11 octobre 1871, un Russe désespéré de voir sa fiancée s'unir avec un autre, lui lance au visage un bol d'acide sulfurique.

Continuer cette énumération serait monotone ; mais ces exemples démontrent encore une fois que la veuve Gras a eu d'innombrables prédécesseurs. Après elle, ce fut une véritable épidémie de vitriolages. Son procès retentissant dut exalter l'imagination de bien des femmes ; le vitriol prit dès lors place à côté du couteau, du revolver et du poison. Les vitriolés ont inspiré des romanciers et des poètes ; Xanroff, faisant allusion à leur grande fréquence à Paris, les a honorés d'une ballade célèbre.

Est-ce à dire que la vengeance par défiguration tende à remplacer la vengeance par suppression ? Nous ne le croyons pas, surtout au souvenir d'un drame qui a passionné toute la France, nous voulons parler du drame de la rue du Rocher. Il semblerait plutôt que la mode revienne au revolver, arme plus noble, et peut-être moins dangereuse à manier.

Nous avons vu que le vitriolage se pratiquait en France ; il est rare maintenant en Angleterre, depuis l'article additionnel à la loi d'Ellenborough, dont nous parlerons

dans un autre chapitre. Mais ailleurs sert-il à la perpétration des crimes passionnels ou autres ? Des renseignements que nous avons pris auprès des nationaux des diverses contrées, il résulte que le vitriolage est à peu près inconnu en dehors de la France. C'est, pour ainsi parler, un crime endémique à notre pays.

Si l'on excepte Paris dans la géographie française du vitriolage, en voit que les criminels de ce genre, suivant la règle établie par certains criminologistes, à savoir que les attentats contre la propriété sont plus fréquents dans les pays du Nord, et les attentats contre la personne plus fréquents dans les pays du Midi, on voit, disons-nous, que les vitrioleurs et les vitrioleuses sont plus nombreux du côté de la Garonne, que dans les départements situés au-dessus de la Loire.

Et puisque nous en sommes aux statistiques, qu'on nous permette de remarquer encore un fait intéressant :

Sur 150 cas environ de vitriolage que nous avons recueillis, la moitié ont eu lieu dans les quatre mois suivants : mai, juin, juillet, août. Presque rien en hiver, sinon une recrudescence inexplicable au mois de janvier, où nous relevons plus de vingt observations. Ces faits rentrent encore dans une autre loi générale, bien signalée par M. Lacassagne, c'est que les criminels sont plus nombreux pendant les chaleurs de l'été que pendant les froids de l'hiver. Le soleil enflamme les passions humaines, et les Méridionaux, enfants du soleil, résistent avec beaucoup plus de peine que les habitants du Nord.

La France est donc par excellence le pays des vitrioleurs. Est-ce à dire pour cela que la défiguration, dont, suivant l'expression de M. Aubry, le vitriolage n'est

qu'une forme, soit ignorée des autres peuples ? Loin de là. — En Italie, les amants malheureux ou trahis lardent de coups de rasoir le visage des jeunes filles qui ne veulent pas, ou n'ont pas voulu d'eux. Le couteau est encore l'instrument favori des excellents sujets du roi Humbert. Cette mode avait jadis disparu, en 1884, à la suite d'une loi spéciale qui menaçait les coupables de 13 ans de galères. Mais, en 1859, les Assises sont instituées, le Code revisé. — Dès lors, les jeunes gens Italiens n'ayant plus à craindre que des peines correctionnelles au lieu de peines afflictives, dérouillent leur vieille lame délaissée. Les demoiselles sont obligées de céder, ou c'en est fait de leur beauté malheureuse, et voilà pourquoi, autour de Naples, d'après Garofalo, il y a des villages entiers, où seules les jeunes filles trop laides échappent à ces terribles Othellos.

Des faits isolés de vitriolage, comme celui du 14 août 1887 (Milan — le comte Luigi Patellani vitriole sa maîtresse), n'ont pu faire entrer ce procédé dans les mœurs italiennes. De même chez les autres peuples de l'Europe. Il est absolument inconnu dans les pays d'Orient, de la Chine et du Japon. — En Indo-Chine, l'égorgement à la coupe-coupe est actuellement à la mode.

Chez les Arabes, le poison, le couteau le fusil se partagent la criminalité. Ajoutons que chez ces peuples naïfs où la femme, surtout la femme des villes, la femme mauresque, n'est qu'une femelle, les crimes passionnels sont relativement rares.

Plus violent est l'Arabe du désert, celui qui vit sous la tente et chante à sa bien-aimée :

Quand tu marches, tu ressembles
Au roseau balancé par le vent.
Tes yeux sont la bouche d'un fusil
Ils assassinent comme la poudre.

Celui-là punit souvent une trahison par un coup de poignard.

Alexandre Dumas père, racontant dans le « Veloce » ses souvenirs de voyage, parle d'une coutume bizarre des Arabes, à propos de l'adultère, on nous pardonnera de la reproduire ici.

« Quand une femme est surprise en flagrant délit, « qu'elle est convaincue et condamnée, voici comment les « choses se passent : on la lie sur un âne, le visage « tourné vers la queue de l'animal. On lui attache sur « les cuisses un coq et un chat (autrefois on ajoutait une « vipère) — on lui *barbouille la figure* avec du charbon « pilé, et on la force à dire de minute en minute : Voilà « le châtiment qui attend les femmes qui feront comme « moi. — Puis on les conduit à l'île de Kerkennah ».

CHAPITRE II

Mobiles du vitriolage. — Pourquoi le vitriol, au lieu du revolver ou du poison. — Ce n'est pas toujours un crime passionnel. — Entre amants et maîtresses. — Entre maris et femmes. — Entre femmes. — Le vitriol dans les discussions. — Le vitriol en politique. — Le vitriol, arme de guerre.

Quand on parle de vitriol, il vient à l'idée de tout le monde qu'il y a un drame d'amour, qu'une jeune fille a défiguré son amant. Il est vrai que l'amour offensé entre dans la grande majorité des cas; mais à côté de ces crimes appelés à tort passionnels (quel est le crime en effet où la passion fait défaut!), il en est d'autres qui ont pour prétexte les événements les plus divers.

Reportons-nous à l'origine apparente du vitriolage, au milieu des ouvriers de Glasgow. Nous avons vu que chez eux, ce n'étaient pas des « histoires de femme » qui les faisaient agir.

En France même, le premier vitriolage que nous ayons signalé ne semble pas avoir été un drame de jalousie,

Et d'abord, pourquoi le vitriolage au lieu du revolver ou du poison ? C'est que le revolver coûte très cher pour une jeune fille qui se le procurera d'ailleurs fort difficilement. — Le poison, les pharmaciens le refusent, et les juges sont très sévères pour les empoisonneuses.

Les vitrioleuses sont au courant des petites affaires de justice. Elles lisent tous les jours un journal ; elles voient que le jury des Assises acquitte régulièrement une catégorie de femmes criminelles. On ne pourra leur reprocher de se faire justice à elles-mêmes ; elles répondront que la loi n'a pas de pénalité contre celui qui abandonne l'autre, et voilà le verdict tout expliqué.

Et puis le vitriol, l'eau-forte, l'acide chlorhydrique, l'eau de cuivre, tout cela est si bon marché. Pour quelques centimes, elles en achèteront un litre, de quoi vitrioler tous leurs amants. Les caustiques, en effet, ne sont pas compris dans le tableau des substances vénéneuses, annexé au décret du 8 juillet 1850.

Ici, qu'on nous permette de nous arrêter un instant. Sans doute, avec de l'énergie et de la persévérance, une jeune fille arrivera toujours à se procurer de l'acide sulfurique. Mais n'allez pas croire que la chose lui sera aussi facile qu'on le suppose généralement. Les droguistes et les pharmaciens vendent ce liquide corrosif, qui sert au décapage des métaux, à la galvanoplastie, à la dorure, à la production du froid (machine Carré), et à bien d'autres usages. Avec le charbon, le fer et la soude, c'est l'un des outils principaux de l'activité moderne, et l'on peut croire avec J.-B. Dumas, que sa consommation mesure l'état du progrès industriel de chaque nation.

Il va sans dire qu'une substance aussi répandue, et

d'aussi bon marché, se donne presque à tout venant. Toutefois, si les hommes peuvent en avoir sans la moindre difficulté, il n'en est pas de même des femmes.

Nous avons fait nous-mêmes l'expérience, dans plusieurs villes industrielles de France. Ayant envoyé chez plusieurs droguistes de Saint-Etienne une jeune fille de bonne mine demander du vitriol « pour enlever le goût de moisi à des tonneaux », nous avons été surpris d'apprendre qu'on avait refusé catégoriquement. De même chez les pharmaciens de cette localité. C'est peut-être bien là une des raisons pour lesquelles le vitriolage est si rare dans la région stéphanoise, où l'industrie pourtant est si florissante ; les médecins légistes n'ont pas eu depuis de longues années à s'y prononcer sur un seul cas. L'un d'eux, faisant une allusion plaisante à l'intempérance gaillarde des ouvriers mineurs, nous disait dernièrement : « A Saint-Etienne, on ne lance pas le vitriol, on le boit ».

Quoiqu'il en soit de la consommation du vitriol, nous ne pouvons que féliciter les droguistes de Saint-Etienne de leur sévérité. A Lyon, la chose est différente. La même jeune fille dont nous avons parlé, entre chez un droguiste, et sans autre explication, demande pour 4 sous de vitriol : on lui en donne immédiatement un demi-litre. Ajoutons que les pharmaciens ont refusé d'en vendre à la même personne. .

Quant à l'acide chlorhydrique, il est affiché chez tous les épiciers : Fumant, 0 fr. 25 le litre. L'acide nitrique, l'eau-forte, se rencontre aussi chez les droguistes, et comme il sert moins au vitriolage que l'acide sulfurique, on le vend partout sans difficulté.

Pourquoi les marchands de tous les pays n'imiteraient

ils pas la prudence des Stéphanois, au sujet de la vente du vitriol ? Sans doute, bien des visages seraient épargnés, et les criminels auraient une arme de moins à leur disposition. Aussi ce procédé de vengeance, sans être inconnu à la campagne, y est relativement rare ; le liquide corrosif s'y trouve moins facilement. Plus on se rapproche des villes, plus il y a des vitrioleurs, et Paris à lui seul fournit la majorité des criminels de ce genre. Les journaux de la capitale nous racontent un vitriolage comme une banalité ; les journaux de province en font un drame qui longtemps passionne leurs lecteurs.

1° Le vitriol, arme de l'amour offensé.

Socrate a dit quelque part : procréer un enfant et planter un arbre sont les deux choses qui plaisent le plus à la divinité. Nous ignorons si réellement les dieux triomphent de joie à la naissance d'une nouvelle créature, mais les jeunes filles de ce monde qui servent d'autel au sacrifice, sont épouvantées à l'idée d'être mères. Les unes, les plus intéressantes sans aucun doute, préfèrent la mort au déshonneur ; ce sont elles qui, à Paris, font la culbute du haut du Pont-Neuf. D'autres conçoivent des idées de vengeance contre leur séducteur.

L'une d'entre elles, abandonnée par un fabricant de pipes, pénètre furtivement dans son atelier et met en pièces tous les tuyaux. D'autres sont plus méchantes,

Elles hésitent entre le vitriol et le revolver, mais un journal leur tombe sous la main, et elles lisent :

« Eugénie Quillon, la fille qui avait vitriolé le père de son enfant, Bobillier, et avait brûlé en même temps Coquet, ami de Bobillier, qui se trouvait près de lui, vient d'être acquittée par les Assises de la Seine. »

Puis :

« Antoinette Cagliari, qui avait tiré deux coups de revolver sur M. C., sans l'atteindre, vient d'être condamnée à un mois de prison. »

Dès lors, le choix est arrêté, le vitriol va faire une nouvelle victime. L'histoire est souvent la même. Une jeune fille est séduite par un Don Juan quelconque, dont elle est enceinte. Aux premiers symptômes de cette grossesse incommode, le monsieur disparaît. Certes l'offense est grave, et les lois sont impuissantes ; quoique depuis peu de temps, les tribunaux condamnent très volontiers à des dommages et intérêts les pères qui abandonnent leurs enfants. Mais la pauvre fille ne sait qu'une chose : la recherche de la paternité est interdite, lavoilà seule avec son enfant, déshonorée et sans ressources. C'est ainsi que Marie Enaut se venge de Louis Auvray, dont elle est enceinte (16 février 1890), que Rose Méhu (1892 Paris), jeune blanchisseuse, aveugle lélony son séducteur. Le sieur Gravier, à Riom (1871), avait eu le même sort.

Pour tout dire, les choses ne sont pas toujours autant à l'honneur de notre héroïne. Elle est souvent peu intéressante, et laisse derrière elle un passé plus ou moins accidenté.

Voici, par exemple, la fille Salomé (Seine, décembre 1888), qui, au sortir de St-Lazare, vitriole un de ses amants dont elle se dit enceinte; et Marie Quillon (1892), qui, après douze ans de rupture, brûle le cou d'un homme, dont elle a jadis fait la connaissance dans un bal public.

Dans la Haute-Loire, à Langeac, la femme Vissac, de mœurs légères, défigure un marchand de moutons. De même à Mazamet, la fille Eugénie Bonhomme, demi-prostituée, aveugle un de ses amants; elle est acquittée par les Assises du Tarn.

Marie-Eulalie Mas est délaissée par son amant, Alex. Gondral, à cause de ses mauvaises mœurs; elle lui lance dans le dos un bol de vitriol. On la condamne à huit mois de prison (23 mars 1892); sévérité dérisoire : on applique à la pauvre fille la loi Bérenger.

A ces femmes-là, dont le cœur est mort, on a peine à comprendre que les juges osent accorder l'excuse des crimes passionnels. Pas plus qu'à celles qui, exploitant leur grossesse ou une liaison déjà ancienne, vitriolent leurs amants pour refus de mariage. Témoin : Marie Rouzand (Narbonne 1890), et la belle Irma, chanteuse de café-concert (Seine 1890). Césarine Ramel, furieuse de voir la mère de son amant s'opposer à leur mariage, lance à la tête de cette femme un flacon d'acide sulfurique (1890).

L'enfant est une excuse qui n'existe pas toujours. Marie

Levasseur (Paris, mai 1889); Fanny Bury (1890); Marie D. (1891); n'ont pas besoin de ce prétexte pour attenter à leurs amants, qui peut-être avaient d'autres raisons de rompre. Mais il arrive qu'elles se vengent sur des rivales exécrées.

Deux jeunes filles sont amoureuses du même individu. Celle qui l'emporte paie sa victoire avec sa beauté. Henriette P., voyant qu'une autre femme lui est préférée, l'asperge de vitriol (1888).

Henri T. avait deux maîtresses, deux amies, Louise Maggi et Désirée Feyer. Louise se croyait seule à posséder le cœur de son Adonis; un jour la vérité lui apparaît; elle vitriole sa rivale.

— Deux autres jeunes filles (Lot 1890) aiment le même jeune homme, qui les met d'accord en se mariant avec une autre. L'une d'elles, non-seulement accepte bien ce dénouement, mais encore se moque de sa rivale évincée comme elle. Celle-ci, exaspérée par ses sarcasmes, défigure non pas l'épouse de son ancien amoureux, mais celle qui maintenant riait de leur mésaventure.

Jusqu'ici, nous n'avons parlé que des maîtresses, c'est-à-dire de femmes plus ou moins légères, qui ont employé ce moyen de défiguration. Mais les fiancées elles-mêmes, malgré l'auréole de pureté et de candeur qui semble couronner leur front virginal, ont eu parfois recours à cette terrible vengeance. La jeune fille dont parle Proal était la fiancée de celui qu'elle a vitriolé. Au juge d'instruction qui l'interroge, elle répond en sanglottant: « Aujourd'hui, personne ne voudra l'épouser; mais moi, je le veux, je l'aime plus que jamais, je l'épouserai, et je l'entourerai de tant de soins que je le rendrai heureux encore. »

Celle-là peut-être est justiciable d'un crime passionnel, mais que dire d'Emma Gouverneur, qui allègue pour se défendre un motif des plus futiles. Liée depuis de longues années avec un officier de la garnison du Havre, elle s'aperçoit que son amant ne veut plus ou ne peut plus satisfaire à ses appétits sensuels. Un jour l'officier entre avec elle dans un café, soudain, sans que rien auparavant n'ait pu faire prévoir un pareil dénouement, Emma lance du vitriol au visage du malheureux « Tiens, lâche, » dit-elle en même temps, et devant le commissaire de police, elle déclare qu'elle est venue exprès de Paris pour se venger d'un amant qui la délaisse trop (19 juin 1887).

Quant aux femmes mariées, croyez-vous qu'elles ignorent les propriétés caustiques de l'acide sulfurique ? Les exemples sont nombreux d'un mari vitriolé par sa femme, trop justement émue de ses infidélités conjugales.

Le 26 mars 1891, M^{me} Cholat, comparait devant les Assises de la Seine pour avoir vitriolé son mari, qui entretenait des relations avec une jeune fille. Malgré la gravité des lésions, malgré la perte des deux yeux, cette femme est acquittée.

Le 12 juin de la même année, M^{me} Buttard vitriole son époux trop léger. La femme Gaude va guetter son mari dans un café ; elle s'approche de lui pour lui lancer le vitriol à la figure, mais il s'en aperçoit, il se précipite sur elle, et le mouvement est si brusque que c'est l'épouse en fureur qui est brûlée.

Le plus souvent, ce n'est pas à leur mari que les femmes s'attaquent. Elles ont à cœur surtout de se venger de leur rivale, et plutôt que de défigurer le père de leurs

enfants, celui qu'elles aiment encore, malgré ses trahisons nombreuses, elles vitriolent sa maîtresse.

C'est dans le même ordre d'idées que M^{me} Raymond tue M^{me} Lassimonne, et s'acharne sur elle à coups de couteau. Avant d'accomplir ce meurtre, elle dit à son mari de sortir ; elle voulait même lui épargner le spectacle de cette boucherie. Et qui sait ! Elle n'était peut-être pas sûre d'elle-même ; la vue du sang aurait pu redoubler sa fureur, elle ne voulait pas faire deux victimes.

M^{me} Biasini, (Seine 1892) a recueilli chez elle une orpheline ; l'enfant grandit, elle est belle, le mari en devient amoureux, La jeune fille est séduite ; la femme apprend tout son malheur et vitriole sa rivale pour éloigner d'elle l'homme qui lui appartient.

De même la femme Laingaud à Calais (1890), et la femme Carré à Paris (1887).

Souvent les rivales ne sont pas des jeunes filles, mais des femmes mariées. M^m Ledreux est l'épouse d'un professeur de province, qui, adonné au jeu et à tous les plaisirs, se voit un jour congédié de l'enseignement. Dès lors, le ménage est sans ressources ; quatre enfants sont nés du mariage, et la pauvre mère, installée à Paris avec sa famille, voit avec douleur que la conduite de son mari est encore plus désordonnée qu'en province : la grande ville n'a fait qu'exciter davantage les passions de ce viveur ; il est l'amant de M^{me} Lebrun.

L'épouse offensée attribue toutes ses misères à sa rivale, et pensant mettre fin à cet état de choses, elle l'inonde d'acide sulfurique. Elle passe en correctionnelle ; on la condamne à 6 mois de prison. Elle avait déjà fait six semaines de prévention à Saint-Lazare (mai 1891).

Et cependant, si jamais vitrioleuse a eu droit à l'indulgence des magistrats, c'est bien cette mère infortunée, qui, après avoir donné à son mari indigne, son patrimoine en même temps que sa main, est lâchement abandonnée, et voit ses enfants mourants de faim. Il est vrai que le jury lui a appliqué, à elle aussi, la loi du 26 mars 1891, sur l'atténuation des peines.

Il y a quelques jours seulement, nous lisions sur un journal de Paris : « Boulevard Saint-Germain, hier à 9 heures du soir, une femme semblait attendre à la porte du numéro 30, l'arrivée d'une autre personne, lorsque sortit de la maison une demoiselle Rosalie Doisne. Elle avait à peine franchi le seuil de la porte, que la femme qui semblait faire le guet se précipita sur elle, et lui jeta à la figure un bol de vitriol.

« La vitrioleuse se nomme Aimée Gattineau, née Boureille. Son mari, prétend-elle, était l'amant de la jeune fille. M^{me} Cattineau, qui ne manifeste aucun repentir, a été gardée à la disposition du parquet. »

On objectera à ces femmes malheureuses qu'elles ont le divorce à leur service, et que seul l'article 324 du Code Pénal, en cas de flagrant délit dans la maison conjugale, permet le meurtre, à *fortiori* le vitriolage. Ce sont les idées que M. Henri Coulon, avocat à la cour de Paris, a développées dans un remarquable travail. D'après lui, depuis la loi de Naquet, l'adultère n'est plus une cause de délit, mais de divorce, il ne peut plus servir d'excuse au criminel.

Ces arguments ont été réfutés par Jules Simon. Se plaçant à un point de vue plus moral, il conclut ainsi : Si quelqu'un est bénéficiaire d'un crime passionnel, c'est bien le mari ou la femme outragés.

Nous ne nous permettrons pas d'entrer bien avant dans la discussion. Toutefois, si nous ne craignons d'avoir l'air d'absoudre toutes les vitrioleuses, que nous assimilons ici aux criminelles vulgaires, nous aurions de la pitié pour M^{me} Ledreux. Mais nous savons bien que l'heure présente n'est plus aux nobles colères, ni aux généreuses indignations, qu'on préfère rapetisser tous les sentiments, pour laisser un plus libre cours aux instincts et aux malsaines curiosités. On tend à s'affranchir de tout lien, à renverser tout obstacle s'opposant à la réalisation des jouissances les plus coupables.

Jusqu'ici, nous n'avons vu que des femmes vitrioleuses. C'est même une autre erreur, assez répandue dans le public que les hommes n'emploient jamais, ou presque jamais, cette arme des lâches. Mais les amoureux trompés y ont parfois recours. François I^{er}, pour se moquer de l'infidélité des femmes, écrivit, paraît-il, un distique au diamant, sur une vitre de Chambord.

Cette vengeance ne suffit pas à tous ceux que le malheur accable. Moins philosophe que ce négociant de Paris qui traduit sa femme adultère devant les Tribunaux, en s'écriant : « Je serai débarrassé de mon boulet, » il y en a qui deviennent criminels, et le vitriol est quelquefois leur arme. Les exemples sont nombreux, et nous ne savons expliquer pourquoi ils ont moins de retentissement. Tout le monde connaît l'affaire de la veuve Gras ; tout le Midi parle encore du drame d'Avignon, de l'affaire Reyvèran. Les héroïnes étaient des femmes. Personne ne se souvient de Casimir Bory Sewicz, et de tant d'autres qui ont vitriolé leurs maîtresses.

Remontons encore à l'origine du vitriolage, et nous

verrons que ce sont les ouvriers de Glasgow, et non pas les ouvrières, qui ont commencé à se servir du vitriol. Aujourd'hui les femmes s'en sont emparé à leur tour, mais notre sexe n'y a pas renoncé, et des individus s'en servent comme les femmes, sous tous les prétextes, aussi bien que pour se venger d'une trahison en amour. Nous avons cité plus haut C.-B. Serviez. Fiancé avec une de ses compatriotes, M^{lle} Olga Bilinska, il apprend avec fureur qu'elle va se marier avec un autre. Il achète de l'eau seconde, et lui en jette au visage pour lui ravir sa beauté.

Un rastaquouère, Runo, pénètre sous un faux nom dans une famille, et va se marier bientôt avec la fille de la maison. On le démasque, on le chasse, il se venge par le vitriol; c'était un repris de justice. Il est condamné à 10 ans de travaux forcés.

Léopold Vicelle (1888); Sallé (1890), rouaient de coups leurs maîtresses, qui, lasses de ces mauvais traitements, les abandonnent. Mal leur en prend, elles reçoivent au visage du liquide corrosif.

Tout récemment encore, Farcy vitriolait une femme dont il était jaloux.

On a des observations aussi, d'après lesquelles le mari offensé vitriole son rival. Argouin (Lot-et-Garonne 1891) oblige sa femme à donner rendez-vous à son amant. Il lui jette au visage un bol d'acide sulfurique, pendant que celle-ci l'éclaire avec une lanterne.

De temps à autre, il y a deux victimes. Paul Morel (1889) jette du vitriol sur son ancienne maîtresse, et son nouvel amant.

N'allez pas croire que des faits de cette nature se passent seulement dans la basse classe. Le vitriol n'est

pas une arme qui appartienne exclusivement aux ouvriers. Nous avons recueilli des cas de vitriolage dans la bourgeoisie et même dans l'aristocratie.

Le 20 janvier 1890, M^{me} T... surprend son mari couché avec sa bonne; elle lance sur cette dernière de l'acide sulfurique.

Le comte Luigi Patellani, âgé de 38 ans, est marié avec une dame italienne, et fort répandu dans la société de Milan. Un jour, il fait la connaissance d'une Vénitienne, Amalia Squarcini, et se lance avec elle dans une vie de désordres, malgré les scènes de jalousie de la comtesse. Pendant un voyage, il apprend que la belle Amalia le trompe avec un jeune homme. Il accourt, pénètre chez elle à l'aide d'un stratagème, et verse sur la Vénitienne, encore au lit, un flacon de vitriol. Sa propriétaire et une bonne qui veulent s'interposer, sont légèrement brûlées (*Figaro*, 16 août 1887).

Les femmes mariées, qui ont un amant, imitent parfois le comte Luigi Patellani. La femme Toinel (Paris 1890); et Georgina Rumini (Bordeaux 1892), épouses divorcées, jalouses des bonnes fortunes de leurs amants, les défigurent par le même procédé.

Dans tous les mondes, le vitriolage a fait des criminels ou des victimes. On croit peut-être qu'il est d'autant plus fréquent qu'on descend dans l'échelle sociale. Bien au contraire; s'il est relativement rare dans la haute classe, il ne l'est pas moins dans la classe abjecte, dans cette population des barrières, si bien connue et si bien chantée par certain poète de Montmartre. Dans ce monde-là, c'est le couteau qui travaille, et c'est ainsi qu'Eugène Thurot, dit La Cuve ou Le Bel Eugène, reçoit un coup mortel de

Léonie Vaillant (30 mars 1892) : à peine relevons-nous ici trois ou quatre cas de vitriolage.

Ernestine est la femme de Deschamps, paillasse de saltimbanques, qui la frappe violemment au visage puis l'abandonne pour aller près d'une autre chercher fortune. Elle le vitriole ; en correctionnelle, on la condamne à 4 mois de prison (22 juillet 1892).

Léontine Tenon refuse de descendre dans la rue (Paris 1890) ; son souteneur la maltraite, elle le vitriole.

Laurent, dans l'*Amour morbide*, parle d'un individu de ce genre, qui se venge ainsi de sa maîtresse, parce qu'elle s'est livrée gratuitement à un de ses amis.

Victor C. défigure sa femme qui ne veut plus continuer à l'entretenir.

Paul S. (1891) enlève une jeune fille, la jette dans la prostitution ; à force d'argent, elle finit par se débarrasser de lui ; peu de jours après, il lui écrit pour lui demander de nouveaux subsides, la menaçant du vitriol, si elle ne s'exécute pas par retour du courrier.

2. — *Le Vitriol dans les discussions.*

Voilà une série de crimes que le public et les journaux classent dans les crimes passionnels. Il suffit que le drame se passe entre amant et maîtresse, entre mari et femme, pour que le vulgaire, qui n'aime pas à raisonner les faits, le classe immédiatement au nombre des drames d'amour.

Nous avons vu cependant qu'il n'en est pas toujours ainsi, et que la cupidité, la colère, la vanité sont des mobiles presque aussi puissants que l'amour.

La femme Klein (1890), et la femme Bois (1891), pour terminer une discussion, vitriolent leur mari.

Voici maintenant deux maris, qui séparés de leur femme, dont l'une est en instance de divorce, les somment de rentrer au domicile conjugal, et sur leur refus, leur jettent du vitriol au visage (Paris, juin 1888, et Reims septembre 1890).

Dans les ménages irréguliers, des événements semblables ne sont pas rares, et l'acide sulfurique est là pour terminer une discussion.

Jeanne Girardet (juillet 1891), et Louise Mathieu (juillet 1892) qui depuis six semaines seulement était la maîtresse de Vernet, à la suite d'une simple querelle, mettent en usage le vitriol.

Rappelons ici l'affaire Monchanin. — Grange, commis placier, vit depuis longtemps en concubinage. Un jour la fille Monchanin, sa maîtresse, s'aperçoit qu'il a dépensé trop d'argent, et lance sur son amant une bouteille de vitriol. Grange a perdu les deux yeux ; la coupable a été acquittée.

Le vilain rôle, en pareil cas, n'appartient pas toujours à la femme ; à Béziers (1891), dans les mêmes circonstances, Martin barbouille la figure de sa maîtresse.

Ce qui peut sembler étrange, c'est qu'à la suite d'une discussion entre hommes, l'un d'eux soit assez lâche pour employer ce moyen. C'est cependant ce que fit Verdier (octobre 1889), qui, au milieu d'une querelle, jeta du vitriol sur son beau père.

Le fait semble plus naturel pour des discussions entre femmes.

Une blanchisseuse se chicane souvent avec ses voisins ; sa concierge lui fait des remontrances, la blanchisseuse se venge avec de l'acide sulfurique.

Une autre fois, une veuve, M^{me} Delmas, court vitrioler son amant, un officier qui la délaisse. La concierge, effrayée de son état de surexcitation, lui barre le passage, mais reçoit pour l'officier le liquide corrosif.

Voici maintenant une concierge qui est la vitrioleuse, et non pas la vitriolée. Celle-là ne se contente pas de lever son balai sur la tête des locataires. Ayant appris qu'une personne de la maison tenait sur elle des propos calomnieux, elle l'inonde de vitriol.

En mai 1886, en février 1892, nous avons encore deux cas, où le vitriolage a pour cause une discussion des plus futiles. Les héroïnes sont deux femmes qui, au lieu de se créper le chignon, se lancent du vitriol.

La plus ancienne observation de vitriolage que nous ayons trouvée en France semble avoir été occasionnée aussi par autre chose que par l'amour. La fille Marie J... et la femme C... sont inculpées de blessures volontaires par le vitriol, sur la veuve Lévêque (1855).

3. — *Le Vitriol en Politique.*

La politique et le vitriol ne semblent pas avoir beaucoup de connexion.

Sur ce terrain-là les haines ne sont pas rares, et si l'on

emploie le revolver et le poignard, si l'on voit des députés donner une séance de pugilat à la Chambre, si l'on entend parler partout des explosions de dynamite, on ne songe pas que le vitriol peut avoir une petite part dans les luttes de ce genre. Il est vrai qu'au temps de Ravachol, ce serait une vengeance à l'eau de roses.

Emile Ollivier a écrit dans le *Figaro* du 15 juillet 1891, à propos de l'affaire Victor Noir (janvier 1869) : « Ma jeune femme recevait quotidiennement des lettres anonymes, lui annonçant que si je mettais la main sur Rochefort, on me jetterait du vitriol au visage ou on m'assassinerait. »

Vers la même époque, dans un de ses grands discours à la Chambre, le prince Napoléon parle de « paroles de vitriol ». En ce temps-là, les anarchistes n'avaient pas encore inventé leurs mélanges détonants ; il est à présumer qu'on aurait menacé Ollivier, non plus de le défigurer par l'acide sulfurique, mais bien de faire sauter sa maison, comme on a fait sauter plus tard le restaurant Véry.

Toutefois, de nos jours encore, les mêmes individus qui font la dynamite, songent encore au vitriol. Tout récemment (juillet 1892), un anarchiste est condamné à un mois de prison pour avoir, dans un journal, conseillé aux femmes publiques de vitrioler leurs amants de passage. Nous détachons l'entreilet suivant :

« Jadis, durant les guerres de la Succession d'Espagne, les courtisanes de Madrid, une nuit, attirèrent la garnison autrichienne ; au matin chacune avait égorgé son compagnon.

« Qu'en dites-vous, parisiennes ? Seulement, cette fois,

« l'ennemi c'est le bourgeois; et en attendant ce jour que je
« souhaite proche, il y a déjà, à l'occasion, le couteau, le
« *vitriol* et la dégringolade ».

Nous ne savons si les Parisiennes ont suivi ces conseils si peu philanthropes. Peut-être, est-ce pénétrée de ces idées sociales, que M^{me} Lainer jette le contenu d'une fiole de vitriol sur le sieur Galas. Celui-ci venait de faire vendre ses biens par autorité de justice. Le crime a été commis au Palais, immédiatement après l'adjudication. Mais la haine contre le propriétaire et l'huissier se manifeste rarement par le vitriolage.

4. — *Le vitriol, arme de guerre.*

L'acide sulfurique, projeté sur la face, détermine, comme nous le verrons dans la suite, une violente douleur et des lésions très graves. Dans ces temps, où l'homme cherche par tous les moyens à se procurer des armes plus terribles, on a voulu utiliser aux combats les propriétés de ce liquide corrosif.

En mai 1892, le commandant Mattei a présenté au ministère de la guerre, un fusil à vitriol construit sur le modèle des vaporisateurs à parfums.

L'inventeur a choisi le nickel comme métal inoxydable, mais il fallait éviter l'inconvénient du vent qui ne manquerait pas de renvoyer sur le tireur le liquide meurtrier. Pour cela, le canon est remplacé par un long

tube à coulisse, mesurant 4 à 5 mètres de développement. Cette arme aveuglante n'est assurément pas humanitaire, et il est à espérer que son usage à la guerre sera sans doute proscrit par assimilation aux balles explosibles. Mais l'idée est bonne et l'on peut fort bien utiliser le vitriol pour se défendre contre les animaux féroces, qui gênent si souvent la marche de nos explorateurs.

Nous relevons dans les journaux de Paris du 31 juillet 1892, une observation curieuse que nous pouvons classer ici.

Depuis quelque temps le boucher Richard s'apercevait qu'un voleur venait toutes les nuits lui décrocher ses gigots. Furieux, il se jure à lui-même de se faire justice. Mais comme la bravoure n'est pas le trait saillant de son caractère, il embusque sa sœur, une petite fille, et lui met un revolver dans une main, un bol de vitriol dans l'autre. A minuit la porte de fer grince, un individu s'avance au milieu des cadavres suspendus au-dessus de sa tête. Soudain, il pousse un cri de douleur et s'enfuit dans la rue ; la jeune fille venait de lui jeter au visage le liquide corrosif ; le revolver fut inutile et le lendemain, le voleur défiguré était reconnu par le boucher. Il fut condamné à 4 mois de prison.

CHAPITRE III

*Vitriolage des Animaux. — Vitriolage des Vêtements.
Étude et Observations.*

Dans cette étude déjà longue du vitriolage, nous avons vu que les mobiles les plus divers sont mis en jeu, mais que la haine résultant d'un amour trahi est le plus souvent en scène. Parfois, il arrive que les vitrioleurs trop lâches, ou pas assez méchants, pour s'attaquer à leurs ennemis en face, se vengent d'une autre façon : ils vitriolent ses chevaux, ses habits...

A côté du vitriolage classique, nous avons donc le vitriolage des animaux et le vitriolage des choses. Mais ceux-là ne relèvent pas du médecin légiste ; c'est affaire au vétérinaire ou au chimiste chargé des expertises.

Une femme ne pouvant être payée des soins qu'elle a donnés à un chien, se venge sur la pauvre bête de l'avarice de sa maîtresse.

Le 11 avril 1893, près de Lyon, un malfaiteur inconnu, agissant dans un but mystérieux, pénétra dans les écuries de M. Buisson, dont les voitures font le service de la

ficelle de St-Just à Francheville, et lança du vitriol sur le dos de quatre chevaux qui se trouvaient là. Le garçon, qui dormait à côté, ne fut pas réveillé par cet acte de lâche sauvagerie. On ne trouva aucun indice qui pût mettre sur les traces du coupable. Les brûlures n'ont pas été bien graves, la tête n'avait pas été atteinte, et les quatre chevaux ont déjà recommencé leur travail habituel.

Il y a quelques années, plusieurs dames d'Aix en Provence, s'aperçurent en rentrant à leur domicile que leurs robes avaient été vitriolées avec de l'eau forte. Ne se connaissant pas d'ennemi, elles se demandaient quel pouvait être l'auteur d'un si lâche attentat. Un jour le coupable fut découvert. C'était un étudiant qui, dans le simple but de faire une farce, barbouillait avec un acide les toilettes de ces dames. Il eut besoin de toutes sortes d'influences pour n'être condamné qu'à six jours de prison.

L'hiver dernier, les journaux racontaient que la gracieuse Yvette Guilbert, à la sortie du spectacle, avait, plusieurs jours de suite, eu sa robe vitriolée par un personnage inconnu.

CHAPITRE IV

Comment se fait le vitriolage. — Simple. — Par intermédiaire. — Guet-Apens. — Surprise. — Pendant le sommeil. — Dans un baiser. — Manuel opératoire.

Y a-t-il quelque chose à signaler dans le procédé qu'emploient les vitrioleurs et les vitrioleuses pour commettre leurs crimes ? Le plus souvent le coupable agit seul et vitriole une seule personne ; mais les amis du vitriolé, qui ont le malheur de se trouver à ses côtés, sont généralement atteints. Le criminel n'y regarde pas de si près ; parfois même il se trompe et dirige sur un inconnu l'acide destiné à un autre.

Le vent est aussi un agent de transmission, et pour peu que la main tremble, les voisins de la victime seront brûlés. Il serait superflu de citer d'autres exemples, que ceux que nous avons déjà signalés. En revanche, le vitriolé prend quelquefois l'offensive, et, saisissant le bras de l'agresseur, il lui renvoie sur lui-même le liquide corrosif.

Le vitrioleur n'agit pas toujours seul, il lui faut parfois un intermédiaire, témoin : ce mari trompé, cité plus haut, qui enjoint à sa femme de donner rendez-vous à son amant, et pendant que celle-ci l'éclaire avec une lanterne, jette au visage de son rival un bol d'acide sulfurique.

Le plus souvent, dans ces cas-là, l'intermédiaire est seul pour exécuter son crime ; le vrai coupable disparaît derrière lui, il est trop lâche pour affronter son adversaire, et d'ailleurs il compte bien, de cette façon, échapper à la justice. Nous avons ici plusieurs affaires célèbres.

La première en date est celle de la veuve Gras, qui a tant fait de vitrioleuses ; tous les journaux ont contribué à cette mauvaise influence ; ils ont raconté avec tant de soin les moindres détails de ce procès criminel, que, par esprit d'imitation, nombre de femmes ont voulu dans la suite vitrioler leurs amants.

L'influence pernicieuse de la presse sur la criminalité a été mise en lumière par tous les philosophes ; M. le docteur Aubry, de Saint-Brieuc, l'a également signalée dans *la Contagion du meurtre*.

En 1877, vivait à Paris la baronne de Bréville de Lacour, veuve Gras pour l'état-civil. D'un âge mûr, elle venait d'atteindre la quarantaine, elle songeait à régulariser une situation trop légère, et à convoler en noces légitimes avec un de ses amants de cœur, Gaudry, ouvrier sans fortune.

Mais comment faire, il fallait bien s'assurer une existence agréable. Survient alors le jeune vicomte René de la Roche, qui, malgré leur différence d'âge, en devient éperdûment amoureux. C'est cette situation que la veuve va exploiter. Un jour elle dit à Gaudry : « Je connais un

jeune imbécile de 24 ans qui est vicomte. Nous allons le défigurer. Quand il sera si laid, que pas une femme ne voudra de lui, je me ferai épouser. Il est délicat et mourra vite. Et alors nous serons riches ». Gaudry se laissa convaincre et c'est lui qui lance un verre d'acide sulfurique au visage du vicomte dont la vue est perdue pour toujours. (Journaux, janvier-avril 1877).

Le 3 décembre 1891, un jeune homme de 23 ans était condamné à un an de prison, au tribunal correctionnel de l'Allier. Il avait vitriolé un coiffeur de Bourbon-l'Archambault. La victime a juré ne pas connaître son agresseur; mais avant de se marier, le coiffeur avait une maîtresse et rien ne peut lui enlever l'idée que c'est par les ordres de cette femme que l'attentat a été commis.

En juin 1888, Schneider ordonne à un de ses amis de vitrioler son ancienne maîtresse.

En mai 1890, une fille galante, Annette Faure, charge un hussard, amoureux de sa bonne, de vitrioler son amant qui vient de rompre avec elle. Toutes les deux accompagnent le soldat en voiture, jusqu'au lieu du crime d'où elles surveillent l'attentat.

Quant il y a un intermédiaire, il y a guet-apens en général; ainsi le vitrioleur de Bourbon l'Archambault frappe au milieu de la nuit à la porte du coiffeur. Le malheureux vient ouvrir, et reçoit le liquide caustique.

De même le vicomte de la Roche est attiré par la veuve Gras dans une cour, où Gaudry, le fondeur en cuivre, l'attend avec son arme terrible.

Mais les choses se passent le plus souvent par surprise.

J. Prévost, vieillard de 61 ans, vit depuis de longues années avec Françoise Kirsh, âgée de 59 ans. Un jour, pris de fureur, il lui saisit la tête, l'immobilise et répand sur elle le vitriol, en s'écriant : « A nous deux, ma vieille, je vais donc me venger. » (31 octobre 1891)

C'est là le vitriolage des ménages.

Les maîtresses ou les amants vont, déguisés ou non, sur le passage de leur ennemi, et, se dissimulant derrière une porte ou derrière un mur, ils guettent le malheureux qui va passer.

A Béziers, nous relevons un fait d'une cruauté inouïe ; Martin vitriole sa maîtresse (1891), mais pour ne pas s'en remettre aux chances d'un bol de liquide, souvent jeté au hasard, il se sert d'un blaireau pour barbouiller sa victime.

Le vitrioleur profite souvent du sommeil pour accomplir son forfait, persuadé qu'il ne manquera pas son but ; il verse le vitriol sur le visage de la personne endormie, ou bien dans le conduit auditif externe.

Taylor cite le cas d'un homme (juin 1833) qui injecte ainsi dans l'oreille de sa femme tout un flacon d'acide nitrique, et, en fouillant les journaux, on trouve bon nombre d'observations de ce genre.

La fille Monchanin (1881) ; la fille Michel (1888) ; la fille Staller (1889) vitriolent leur amant pendant son sommeil, après quoi la fille Staller va se précipiter dans la Seine.

A Lille, un cordonnier inonde sa fille de vitriol, la crible dans son lit de neuf coups de couteau, puis avale lui-même de l'acide sulfurique (Lille, mai 1890).

Dans un Mémoire paru en 1891, dans les *Archives*

d'*Anthropologie criminelle*, le Dr Aubry a rapporté un certain nombre de meurtres commis par des femmes en simulant un baiser. Il serait curieux que, dans la catégorie des crimes qui nous occupe, nous n'ayons à relever rien de semblable.

Eugénie Arnaud (Lot-et-Garonne 1889) donne un dernier rendez-vous à son amant, et, au moment où l'entretien prend un caractère des plus intimes, elle l'asperge de vitriol.

C'est dans les mêmes circonstances que Bezer (octobre 1889) vitriole sa maîtresse, qui refuse de se prostituer.

Le 19 mars 1891, un individu ignoble, resté inconnu, rencontre une petite fille de 13 ans, qui sortait de l'école ; il l'entraîne, la viole, puis lui jette de l'acide sulfurique.

Quel est l'instrument employé pour ce genre de crimes ? Le bol est communément usité ; les vitrioleuses le savent et comprennent qu'un orifice largement ouvert favorise la rapidité de la projection.

Mais il s'agit de le dissimuler sous une robe, sous une blouse, sous un paletot, et cela n'est pas sans danger. Aussi le vitrioleur a souvent un flacon bouché, rempli de l'acide. Il porte en même temps le bol vide dans une poche. Arrivé au lieu du crime, il se cache, débouche sa fiole, remplit le bol, et attend.

La bouteille sert rarement elle-même comme instrument direct de la projection. Le glou-glou d'un tel récipient arrête le liquide, qui sort en bavant et peut brûler celui qui s'en est armé.

D'autres fois, c'est dans une tasse, dans une cafetière, dans un seau d'enfant, dans une berthe au lait, que le coupable transporte le vitriol. Celui-ci attaque le métal,

qui s'échappe et vient brûler les jambes du vitrioleur. Cette ignorance a dû sauver bien des visages, et pour ne citer qu'une observation : Une jeune fille, portant du vitriol dans une berthe en fer blanc, aperçoit son amant sur l'impériale d'un tramway. Elle monte, mais le métal a cédé à l'action corrosive du liquide qui s'écoule et vient ronger les mollets de cette aimable demoiselle. La douleur fut violente, mais l'amant fut épargné.

Nous ne croyons pas qu'on ait imité la façon de vitrioler de cet individu de l'Hérault, qui a barbouillé sa maîtresse. Ce triste pinceau n'a pas fait école.

Le 21 avril 1893, arrivait à la clinique d'ophtalmologie de l'Hôtel-Dieu, une femme Emilia Amare, qui prétendait avoir reçu une pleine seringue de vitriol dans l'œil. Nous verrons, tout à l'heure, que ce n'était pas un liquide caustique, mais probablement de l'urine, qu'un mauvais plaisant lui avait lancée.

Pour le moment, retenons que la seringue peut très bien servir d'instrument aux vitrioleurs.

CHAPITRE V

*Législation du vitriolage. — En Angleterre. — En France.
— Influence des lois. — Vitriolage manqué.*

Nous avons vu qu'au commencement de notre siècle, le vitriolage était très commun en Ecosse. A cause de l'obscurité du mot blessure, les vitrioleurs échappaient d'abord à la loi ; on ne pouvait comprendre dans ce terme général l'action de défigurer ou de mutiler par un liquide corrosif. Mais plusieurs crimes de ce genre ayant été commis à Glasgow, le lord-avocat, en demandant qu'on étendît à l'Ecosse la loi d'Ellenborough (*the Ellenborough act*), contre les individus coupables de blessures ou de mutilations, y ajouta une disposition particulière applicable à l'action de défigurer avec un liquide corrosif, et tendant à assimiler ce genre de délit aux crimes mentionnés dans la loi dont il s'agit.

Cette proposition fut adoptée par le parlement, et l'article additionnel, ainsi rédigé :

« Si un individu, quel qu'il soit, jette ou applique, d'une manière quelconque, à un ou plusieurs sujets de Sa Ma-

jesté, de l'acide sulfurique ou tout autre substance corrosive capable, par son application à l'extérieur, de brûler ou de léser le corps humain, et ce, volontairement, méchamment et illicitement, avec l'intention en le faisant de tuer, de mutiler, de défigurer ou d'estropier un ou plusieurs sujets de S. M. ou avec l'intention de causer aux susdits tout autre lésion corporelle ; et lorsque, en conséquence de l'application dudit acide ou de toute autre substance, faite d'une manière quelconque, volontairement, méchamment et illicitement, un ou plusieurs sujets de S. M., auront été mutilés, défigurés ou estropiés, ou enfin auront éprouvé toute autre lésion corporelle un tel individu qui sera légalement atteint et convaincu d'avoir commis cette action, sera tenu pour coupable d'un crime capital, et en conséquence recevra la sentence de mort. »

Quelques années après, en avril 1829, le professeur Richard Chistison s'exprimait ainsi :

« Depuis la promulgation de cette loi, on n'a vu aucun nouvel exemple de ce crime à Glasgow. Mais les journaux de Londres des mois d'octobre et de novembre derniers en mentionnent deux qui auraient été commis à cette époque dans cette capitale. »

La première personne à qui la loi fut appliquée fut Euphemia Lawson, qui, de concert avec Hugh Macmillan, son mari, avait mutilé, défiguré et estropié Archibald Campbell, en jetant sur lui de l'acide sulfurique. Comme c'était la première fois que la loi était en vigueur, la peine de mort fut commuée en un bannissement perpétuel.

Il a donc suffi d'une loi spéciale pour rayer le vitrage de la criminalité de l'Ecosse. Il est vrai qu'en

Angleterre, on s'est encore servi plus tard du vitriol, mais la peine de mort a fait reculer bien des criminels, et de nos jours ce procédé de vengeance, d'origine britannique, est devenu presque exclusivement français.

On ne pourra dire, après cet exemple frappant de l'utilité des lois, que la répression n'a aucune influence sur la criminalité. Quelques sociologues, avec M. Enrico Ferri, sont d'un avis contraire, et prétendent que la justice n'est pas un épouvantail. A ceux-là, on pourrait citer l'anecdote racontée par Conforti à la Chambre des députés en Italie, le 10 mars 1865 : Un complot de vol avec assassinat fut déjoué par la terreur de deux exécutions capitales, auxquelles assistèrent les bandits, le jour même qui avait été fixé pour leur expédition.

Mais on peut distinguer avec Garofalo, deux catégories de criminels. L'un est le criminel-né, l'héréditaire, celui qui, comme Lemaire ou Chrétien, a une généalogie de voleurs, d'assassins ou de prostituées. Cet individu, victime d'anomalies psychologiques, il est évident que les lois ne le feront pas reculer.

Mais l'autre, le criminel d'occasion, celui qui ne le devient que dans une situation donnée, sans aucun indice de phrénoses ou de névroses, celui-là sera terrorisé par la justice ! L'insociabilité de cet homme n'est pas absolue, et c'est pour lui que les anciens ont écrit ces mots, que nous avons mis en tête de cet ouvrage : *Oderunt peccare mali formidine pœnæ.* » Il faut l'intimider. « Les habitudes vicieuses ne sont pas seules à redouter, s'écrie M. Tarde, et les contagions, les modes dangereuses ne doivent pas rester étrangères aux prévisions du législateur. »

Voilà pourquoi vitrioleurs, et vitrioleuses ont presque disparu du Royaume-Uni. Rappelons encore les coups de rasoir dont on défigure les jeunes filles de Naples, et souvenons-nous que des lois sévères avaient aboli complètement cette coutume barbare.

Reportons-nous en Corse. Dans cette île, on le sait, la *vendetta* est encore bien plus endémique que le vitriolage en France. En 1854, on y promulgue deux lois, une pour défendre le port d'armes, l'autre contre les recéleurs de bandits. Pendant quinze ans, les statistiques démontrèrent d'une façon saisissante les bienfaits de cette législation nouvelle. Nos braves Corses, aux prétendus instincts sanguinaires, se servirent rarement alors de leur fusil vengeur. En 1868, on abolit les deux lois de 1854. La criminalité s'accroît plus fortement que jamais.

Il serait inutile de pousser plus loin cette étude ; nous avons essayé de montrer par des faits tirés de l'histoire que la répression est indispensable à la défense sociale. Sans doute, le criminel qui nous occupe ne rentre pas dans la classe des criminels ordinaires. Mais il est précisément un de ceux que nous avons appelés criminels d'occasion, et sur lui les lois seront toutes-puissantes.

En France, on ne semble pas avoir compris l'utilité d'une loi nouvelle pour réprimer l'attentat par le vitriol. Bien au contraire ; on dirait que notre Code Pénal est déjà trop sévère.

Dans ce genre de crime, il y a préméditation, guet-apens ; tout cela est parfaitement défini par les articles 297 et 298 ; et plus loin :

Art. 309. — Quand les violences auront été suivies de mutilation, amputation ou privation de l'usage d'un

membre, cécité, perte d'un œil, ou autres infirmités permanentes, le coupable sera puni de la réclusion.

Art. 310. — Lorsqu'il y aura eu préméditation ou guet-apens, la peine sera, si la mort s'en est suivie, celle des travaux forcés à perpétuité ; si les violences ont été suivies de mutilation, amputation ou privation de l'usage d'un membre, cécité, perte d'un œil, ou autres infirmités permanentes, la peine sera celle des travaux forcés à temps.

La pénalité graduée d'abord suivant l'intention, l'est ensuite suivant la qualité du blessé, et suivant l'étendue du dommage matériel.

La justice française a donc quelques armes pour punir l'attentat par l'acide sulfurique. On le fait rentrer dans la rubrique Coups et Blessures. Peut-être ne serait-ce pas superflu d'imiter les législateurs de nos voisins d'Outre-Manche, et de promulguer une loi spéciale au sujet du vitriolage.

Une jeune fille vitriole son amant ; si l'affaire va devant la Chambre des mises en accusation, la vitrioleuse aura la bonne fortune de passer aux Assises, et là, elle trouvera des jurés compatissants.

M. Bérard des Glajeux, conseiller à la Cour d'appel de Paris, a écrit un livre intéressant : « *Souvenirs d'un président des Assises* », qui nous explique les bizarreries de certains jugements. « Les jurés ne détestent pas une certaine paillardise » ; ils sont émus des misères de cette jolie femme, qu'un séducteur a trompée indignement, et ne songeant pas à l'autre, à celui que le vitrol a défiguré, ils déclarent l'accusée non coupable.

Cette philosophie bienveillante, cette doctrine du laissez-faire, détone mal avec le terrible « *lex imperat* », et c'est

là ce que M. Bérard des Glajeux appelle l'échec de la loi.

La veuve Gras, cette femme dont on a dit que c'était la personne la plus astucieuse qui ait passé en Cour d'assises, a bien été condamnée, malgré les brillantes plaidoiries de Lachaud et de Demange. On ne pouvait décemment l'absoudre; elle n'avait pas à objecter pour sa défense une séduction ni un enfant. Mais, grâce aux puissantes relations qu'elle avait dans certain monde, une grande partie de la peine lui a été remise, et c'est une des raisons pour lesquelles elle a été « le professeur de vitriol des dernières générations ».

Un autre point où la loi se trouve encore en échec, c'est quand il s'agit d'une tentative de vitriolage. On sait que l'infraction accomplie suppose : la pensée et la résolution, la préparation, la tentative, l'exécution complète du fait.

Une amante délaissée veut se venger de son malheur; elle achète du vitriol, elle va guetter l'ingrat qui l'abandonne, elle l'attend à la même place pendant plus d'une heure, et de sang-froid, lui jette au visage de l'acide sulfurique; par bonheur l'homme n'est pas atteint.

Il y a tentative manquée. Si le juge d'instruction estime que le vitriolage soit un crime, cette femme n'ayant manqué son effet que par une cause indépendante de sa volonté sera renvoyée devant la Cour d'assises.

Mais ici une difficulté se présente. Le vitriolage est-il crime ou délit? S'il est crime, la tentative de crime est punie comme le crime lui-même. S'il est délit, la tentative de délit, est impunie, en dehors d'un texte formel.

Cette confusion de la loi a quelquefois eu de graves conséquences. Il y a peu de temps, dans une petite ville de province, un jeune homme lança du vitriol sur une

jeune fille qui ne voulait pas de lui. Celle-ci put se dérober au liquide corrosif. Le juge d'instruction estimant qu'il y avait eu simplement tentative de délit, on étouffa l'affaire. Quelque temps après, le vitrioleur s'armait d'un fusil et tuait raide la mère de celle qu'il aimait.

Dans la *Gazette des Tribunaux*, nous avons noté des cas analogues, où un premier vitriolage n'ayant pas abouti, la coupable ne fut pas inquiétée. Dans la suite, elle eut recours au revolver, ou à un nouveau bol de vitriol; cette fois le malheureux amant ne fut pas manqué. •

Il nous semble naturel que le vitriolage soit un crime, et cependant il arrive souvent au juge d'instruction de correctionnaliser l'affaire. Il est vrai qu'au tribunal correctionnel, les vitrioleuses sont condamnées à quelques mois de prison, elles ne trouvent pas ici la même indulgence qu'aux Assises.

C'est peut-être, à ce point de vue d'ordre social, que la même infraction est renvoyée souvent en correctionnelle, au lieu de passer devant la Cour d'assises.

CHAPITRE VI

*Description des brûlures produites par les acides —
Sur les téguments. — Sur les yeux. — Etude et
observations.*

Dans nos premiers chapitres, nous avons signalé en passant les lésions des yeux consécutives à la projection de l'acide sulfurique. Mais ces accidents ne sont pas seuls à déplorer : les oreilles, le nez, la bouche, le cou, les bras, le tronc, tout le corps humain peut être brûlé. Si l'on excepte l'œil, ces brûlures (nous conservons ce nom là, quoiqu'il soit impropre), ne sont pas graves en général ; mais leurs complications sont quelquefois incommodantes, et, à part une défiguration absolue, il peut en résulter des brides cicatricielles, qui établissent des adhérences ou des attitudes vicieuses.

Le plus souvent, par bonheur, on a sur les téguments des brûlures du premier et deuxième degré, qui suppurent, bourgeonnent, et se cicatrisent en quelques semaines.

Mais les yeux atteints sont presque fatalement perdus.

Nous publierons tout à l'heure quelques observations

de vitriolage, où l'acide sulfurique a provoqué une opacité permanente de la cornée, bien que le contact de la substance corrosive ait duré deux minutes à peine avant qu'on soit intervenu par un premier lavage.

Mais auparavant il faut indiquer de quelle façon agit cet acide sur les tissus vivants.

Nous avons trouvé des cas de vitriolage par toute sorte de substances, par la teinture d'iode, par le vinaigre, par le chloroforme (cas de M. Gayet, cité plus loin) : nous pouvons même donner ce nom là à la projection de cendres de lessive qu'une blanchisseuse lança sur une autre femme dans une discussion ; il en résulta l'escharification de la plus grande partie de la conjonctive oculo-palpébrale, une élimination lente, et l'atrophie consécutive de la cornée.

Mais le vitriolage classique se fait avec les acides, surtout l'acide sulfurique. Et comme les autres acides qui sont aussi des coagulants, agissent à peu près de même (il n'y a qu'une différence du plus ou moins), nous insisterons de préférence sur les lésions produites par l'huile de vitriol.

Les alcalis sont des caustiques liquéfiant ; aussi, à la chute de l'eschare, qui est molle, le sang non coagulé se perd en hémorragies. Tout autres sont les acides, caustiques coagulants. Appliqués sur les tissus, ils coagulent immédiatement le sang et les matières albuminoïdes. L'épaisseur de l'eschare ne sera jamais considérable, la raison en est facile à comprendre ; l'action de l'eau des tissus se mélangeant à l'acide diminue sa concentration. Cela est surtout vrai pour l'acide sulfurique qui est très avide d'eau et qui emprunte, non seulement celle des tissus, mais encore celle de l'air ambiant.

La molécule de cet acide n'a pas un pouvoir caustique qui lui soit propre ; dangereux concentré, il ne l'est plus si on l'étend, et c'est ce qui arrive lorsqu'il est au contact des téguments.

Bientôt, il se produit une eschare, mais la brûlure, en raison des phénomènes de dilution dont nous avons parlé, n'est jamais profonde ; elle est du premier ou du deuxième degré. Généralement mince et molle, l'eschare durcit rapidement au contact de l'air. Celle qui est produite par l'acide sulfurique est noire ; celle qui est produite par l'acide azotique est jaune, grâce à la formation d'un acide particulier que les étudiants connaissent pour leur avoir jauni les doigts, c'est l'acide xanthoprotéique.

On a discuté par quel processus se constituait l'eschare noire de l'acide sulfurique. Sanson l'explique de la sorte : très avide d'eau, l'acide sulfurique en détermine la formation, aux dépens de l'oxygène et de l'hydrogène des tissus et met à nu leur carbone. On a par suite une eschare noire, aussi bien sur le cadavre que sur le vivant.

M. Neyreneuf a combattu cette idée, et, après des expériences nombreuses, il conclut avec le professeur Cornil : l'acide sulfurique produit sur la peau une transformation gélatineuse du derme. La coloration noirâtre est due à une certaine quantité de gélatine impure dissoute par l'acide, et non pas à la mise en liberté du carbone. L'échange chimique, nécessaire à ce dernier effet, ne se produit qu'à des températures élevées.

Sur le cadavre, l'acide sulfurique borne là son action ; il n'y a pas de mortification véritable. Mais sur le vivant à la transformation gélatineuse du derme s'ajoute la

coagulation sanguine dans les vaisseaux : cet arrêt de la circulation est la vraie cause de la gangrène.

S'agit-il d'une simple coagulation des matières protéiques, d'une suroxydation des tissus, transformés par cette action en composés basiques, avec lesquels l'acide peut se combiner (acide azotique, acide chromique), d'une déshydratation énergique (acide sulfurique), d'une simple dissolution (acide acétique) ? Autant de points à éclaircir.

En tout cas, il paraît évident que ces caustiques produisent une désorganisation véritable du tissu, incompatible avec la vie cellulaire, la gangrène paraît par cela seul expliquée. Tout échange organique devient désormais impossible dans l'épaisseur des tissus, ils sont frappés de mort et seront éliminés par voie de sphacèle ; cette détersion se fera du 6^e au 40^e jour.

Après ces considérations rapides sur la cautérisation potentielle par les acides, nous comprenons que les brûlures du tégument par le vitriol sont légères, le coagulum mettant obstacle à une pénétration profonde ; toutefois la brûlure s'étend un peu en surface, jusqu'au double environ des parties atteintes. On constate en même temps une auréole rouge, bien plus développée, si le contact a duré longtemps. Cette inflammation résulte du même fait déjà signalé : l'acide, considérablement affaibli par l'eau des tissus, est absorbé sans avoir pu produire d'autre effet qu'une vive irritation du corps papillaire.

Si les brûlures des téguments sont en général bénignes et n'entraînent qu'une difformité sur le visage, avec des élevures et des sillons plus ou moins tuméfiés, il arrive parfois qu'elles ont des conséquences plus redoutables.

Des brides cicatricielles s'organisent sur le cou, sur la face, formant des cordes qui fléchissent la tête sur le sternum, ou attirent en dehors les commissures des lèvres, de telle sorte que la salive, ne pouvant être contenue, s'échappe en bavant.

D'autres fois, les oreilles sont atteintes, le pavillon formant un détritüs amorphe, ou bien s'accolant par-dessus le tragus de façon à oblitérer complètement le conduit auditif externe.

Le nez n'échappe pas au liquide corrosif, et les narines sont quelquefois obstruées par une cicatrisation intempestive. Aux membres, si on n'est pas intervenu rapidement pour isoler les parties brûlées, on aura des palmatures, de la syndactylie, des rétractions de l'aponévrose palmaire. Les doigts, atteints dans la flexion, ne pourront se redresser. Le bras sera uni au côté latéral du thorax par des adhérences épaisses, qui feront disparaître le creux de l'aisselle, et pourront comprimer le paquet vasculo-nerveux. Nous avons même noté des cas de chéloïde cicatricielle; mais dans ce genre de brûlures on trouve rarement des complications viscérales, du côté des poumons, du cœur, ou des voies digestives.

Mais les lésions les plus terribles du vitriolage sont sans contredit les brûlures de l'œil et de ses annexes; dans la grande majorité des cas que nous avons recueillis, on note que la vision est abolie d'un côté, même aux deux yeux.

Dans le journal *The Lancet* du 31 octobre 1841, Tompson (Dundas) a fait des expériences pour démontrer comment agissait l'acide sulfurique sur la cornée. Il enleva une portion de la cornée d'un mouton, et la mit

sur une lamelle de verre. La face postérieure présentait un certain degré d'opalescence, par suite de la disparition de l'action vitale, et d'un reliquat d'humeur aqueuse. La face antérieure, libre, restait transparente.

Une baguette de verre, plongée dans l'huile de vitriol, est mise en contact avec la cornée; au bout de quelques secondes, elle commence à se troubler; en une demi-minute, l'aspect laiteux apparaît, en une minute et demie, l'opacité était complète. On retire la cornée, on la lave, pour enlever l'excès de vitriol, on la sèche, et on l'examine de nouveau; l'opacité persiste, mais la surface cornéenne est lisse, sans aucune apparence d'avoir été corrodée.

Thompson compare cette action de l'huile de vitriol sur la cornée à l'action du même acide sur l'albumine, ou mieux sur la protéine, substance constituant le cristallin des animaux. En présence de cette opacité, il ajoute que la cornée est couverte d'acide protéo-sulfurique. Il signale également les analogies avec les fausses membranes de la diphtérie.

Les expériences du savant Anglais nous expliquent la gravité des brûlures de la cornée par l'acide sulfurique.

Mais il faut distinguer deux cas. Dans le premier cas, le liquide corrosif est venu mouiller en abondance la membrane transparente de l'œil; au bout de quelques instants, on ne sait plus si la cornée existe « ce qui tient sa place, ressemble à de l'albumine cuite à peine humide » dit le professeur Cayet, et la vision de ce côté est abolie. C'est l'expérience de Thompson « *in anima vili* ». Dans le second cas, quelques gouttes seulement ont atteint la cornée. Ici le processus sera plus lent. Semblables aux poisons microbiens, qui poursuivent en silence leur

œuvre destructive, les gouttelettes de l'acide pénètrent dans l'intimité des tissus, les désorganisent, et ce n'est que plus tard que leur travail se termine par la mortification des éléments qu'ils ont imprégnés.

L'acide projeté atteint également les paupières ; et si la conjonctive palpébrale est intéressée, il y aura de l'œdème. Mais l'accident le plus redoutable est l'ectropion, surtout fréquent à la paupière inférieure.

Le globe oculaire, dès lors mal protégé, reste exposé à toutes sortes d'influences mauvaises, et si la cornée a échappé à l'action meurtrière du liquide corrosif, elle ne pourra se dérober à l'irritation des agents étrangers.

Cette infirmité est encore d'origine cicatricielle ; des brides sur la joue tendent en bas la paupière inférieure. Des brides sur le front tiraillent en haut la paupière supérieure.

Dans son excellente thèse, soutenue en 1891 à la Faculté de Lyon, M. de Bovis a parfaitement mis en relief toutes les complications des brûlures de l'œil ; aussi ne trouvons-nous rien à ajouter après lui.

Il y a souvent des abcès cornéens, des infiltrations purulentes. La chambre antérieure peut s'en remplir et on a de l'hypopyon vers le cinquième jour. Les abcès cornéens et l'hypopyon peuvent aboutir eux-mêmes à des phlegmons de l'œil, par l'entremise des lymphatiques, et cela nécessite en général l'énucléation.

Mais les complications les plus fréquentes qui succèdent aux brûlures par le vitriol, et qui sont non moins à redouter que les phénomènes d'infection, sont les poussées exubérantes de tissu nouveau, au moment de la cicatrisation.

Des néoformations viennent obstruer les conduits lacrymaux, et l'œil ne pouvant retenir, ni laisser couler ses larmes par les voies naturelles, celles-ci s'échappent librement, et le vitriolé a l'aspect pleurard. Ce qui fait le désespoir surtout de la chirurgie oculaire, ce sont les symblepharons et les ankyloblepharons, bien étudiés par M. Gayet dans ses cliniques d'ophtalmologie. « Lorsque la nature s'est débarrassée de toute eschare, le bourgeonnement se fait sur les parties adossées et les unit bientôt dans une fusion fatale que rien ne peut prévoir. »

Inutile d'essayer avec un stylet de déchirer les bourgeons ; si l'opérateur est tenace, la rétraction cicatricielle le sera plus encore, et l'on ne risque qu'une chose, c'est de perforer, par des manœuvres maladroites, la coque oculaire.

Cela est surtout vrai, quand les culs-de-sac conjonctivaux sont complètement remplis jusqu'au fond par les tissus de nouvelle formation, et qu'il est impossible d'introduire un stylet entre le fond de ces culs-de-sac et les bourgeons. Dans ce cas là, il faut s'abstenir, mieux vaut encore laisser se compromettre la mobilité d'un organe, que la fonction visuelle.

OBSERVATION I (Taylor)

En juin 1833, un mari verse de l'acide nitrique concentré dans l'oreille de sa femme endormie. — Réveil, douleurs violentes. — Peu après, hémorragies abondantes; élimination d'une portion de membrane. — Paralyse du bras droit. —

Surdité. — Suppuration. — Mort par carie du rocher, six semaines après le crime.

A l'autopsie, une partie de l'oreille externe avait disparu et le conduit auditif était beaucoup plus large qu'à l'état normal. — Le cerveau était ramolli près de la portion pierreuse du temporal cari .

Le cas de Taylor et le suivant sont les seuls que nous ayons trouvés où la mort ait été la conséquence du vitriolage. Et encore dans le cas de Christison, le vitriolage ne fut pas la cause immédiate de la mort. Celle-ci fut occasionnée par une saignée malheureuse que les praticiens de ce temps-là crurent utile d'exécuter sur le malade.

OBSERVATION II (Robert Christison)

Le 17 octobre 1827, la femme Macmillan, de concert avec son mari Hugh, sur les vêtements duquel elle avait essayé es propriétés corrosives de l'acide sulfurique, vitriola Archibald Campbell.

La peau du côté gauche de la face était enlevée en partie, et présentait d'abord une couleur blanche; les paupières des deux yeux étaient très enflammées et très gonflées; l'œil gauche paraissait fortement attaqué, le droit était sain. Les téguments de l'intérieur des lèvres étaient aussi tuméfiés et de couleur blanche; enfin sur le dos de la main gauche, et jusque dans l'intervalle des doigts, on voyait des excoriations blanchâtres et de forme allongée. — Dans l'espace de 16 heures, toutes les taches blanches devinrent brunes. Douze heures après, au moment de la visite, la douleur de l'œil gauche s'étendant à toute la tête et faisant craindre une violente ophthalmie, on pratiqua une saignée du bras, qui fut répétée le lendemain. Toutefois l'inflammation et a

désorganisation de l'œil continuèrent à marcher et se terminèrent rapidement par la rupture de la cornée et la sortie de l'humeur aqueuse et du cristallin.

Le 22 octobre, violente douleur au niveau du point où on avait fait la saignée; le bras gonfle. — Et le malade meurt le 30 octobre.

OBSERVATION III

(Recueillie dans la clinique de M. le professeur Ollier)

BRIDES CICATRICIELLES VICIEUSES. — INCISION. — GREFFES ÉPIDERMiques

Franc Eugène entre à l'Hôtel-Dieu le 25 juin 1871. — Trois ans auparavant, il avait été brûlé par du vitriol, et depuis lors, il avait déjà subi plusieurs opérations.

En juin 1871, on constate que la tête est tirée à droite par des brides cicatricielles, suivant le trajet du peaucier. Une bride s'étend de la partie moyenne de la clavicule au lobe de l'oreille.

A gauche, une bride partant du milieu du menton va jusqu'au sein gauche. Une autre à 4 centimètres de celle-ci suit la même direction et se trouve reliée à la précédente par des brides transversales.

5 juillet. — On fait une incision de 10 centimètres de longueur portant sur les brides situées à droite; on divise la peau et les fibres musculaires sous jacentes du peaucier.

L'incision portant sur les brides situées à gauche répond à la région hyoïdienne. On décolle un peu le lambeau inférieur. — Pansement à la charpie râpée.

6, 7 juillet. — Presque pas de fièvre. — 38°4 — 37°8.

8 juillet. — On place une bande de caoutchouc, passant

sur l'épaule droite et entre les cuisses, dans le but d'abaisser cette épaule, qui tend à remonter. — La tête est toujours maintenue dans la flexion à gauche par une bande de caoutchouc.

11 juillet. — Insomnie, douleurs de tête, 39°1.

14 juillet. — On fait 10 greffes épidermiques sur la place répondant à l'incision faite sur le côté droit du cou.

Les cinq greffes supérieures se sont un peu pelotonnées, avant d'être étalées sur les bourgeons charnus.

On applique de la baudruche en plaques assez grandes, et on colle sur les bords du collodion élastique.

15 juillet. — On découvre la plaie, et on constate que les greffes inférieures ont pris, malgré le glissement de la baudruche.

On nettoie le pus concrété; on réapplique de la baudruche.

18 juillet. — On constate que deux greffes seulement marchent bien. — On refait deux autres.

20 juillet. — Erysipèle, limité aux cicatrices. — Poudre d'amidon. — Ipeca.

22 juillet. — Malgré l'érysipèle, on constate la persistance de quatre îlots. Mais la production épidermique, la prolifération est bien faible.

28 juillet. — Les greffes ont complètement disparu. On en refait deux autres qu'on laisse à l'air libre, sans pansement.

6 septembre. — Le malade sort.

OBSERVATION IV. — (Clinique de M. Ollier)

CICATRICES VICIEUSES. — CHÉLOÏDE

- 1° *Redressement de la tête (section des téguments et des brides par un V sus-sternal).*
- 2° *Traitement de l'ectropion de l'œil droit. — Mobilisation du bord palpébral. — V de la paupière inférieure. — Suture des paupières.*

Le 11 août 1887, Joseph Masseron, garçon boulanger à Crest (Drôme), âgé de 22 ans, était couché sur le côté droit, quand il reçut de sa maîtresse le contenu d'un flacon de vitriol, qui lui fut versé sur la portion temporo-mastoïdienne de la face.

Il avait, à ce moment, la tête inclinée en avant. Le liquide glissa, inondant la face, le cou, l'épaule, le bras droit, quelques gouttes descendirent même sur la partie antérieure du sternum, le long de la ligne médiane.

Interrogé, le malade dit avoir ressenti au premier moment une simple anesthésie de tous les téguments touchés. On applique d'abord du liniment oléo-calcaire. — Puis eau blanche. — Glycérine.

La cicatrisation se fit peu à peu, et le malade rentra à Saint Sacerdos le 31 janvier 1888. A ce moment, les plaies sont à peu près toutes fermées; il ne reste plus que la portion du tégument située au-dessus de l'oreille gauche et certaines régions du membre supérieur droit qui soient à nu.

Mais le malade rentre pour se faire opérer les cicatrises vicieuses qui lui donnent un aspect repoussant. La tête est collée à la partie antéro-externe du cou du côté gauche. Des brides solides, au nombre de 4 ou 5, unissent les téguments de la face à ceux du thorax. Le pavillon de

l'oreille gauche est ramené en avant ; soudé avec la peau pré-auriculaire, il bouche le conduit auditif externe. — Le lobule est même confondu avec le reste de la vaste cicatrice cervicale, qui n'a laissé libre aucune portion de peau saine de ce côté.

Les parties droites du cou et de la face sont moins endommagées ; ici on ne note qu'un tissu cicatriciel, rougeâtre, lisse en certains points, rugueux et parsemé d'exfoliations et d'élevures sur d'autres.

Le bras gauche sur toute son étendue a peu été touché. On trouve seulement des cicatrices volumineuses, des chéloïdes véritables, au niveau du dos de la main et du poignet.

Ce qui donne au malade son aspect hideux, c'est un ectropion très marqué, tant des paupières supérieures qu'inférieures.

Le nez, atteint également, est déformé ; les narines sont obstruées.

La lèvre inférieure est attirée en dehors par une rétraction cicatricielle, qui s'accroît de jour en jour.

Il faut ajouter aussi l'état des cornées, qui, mal protégées par des paupières qu'un recroquevillement en dehors a diminuées d'étendue, sont déjà plus ou moins troubles.

Les yeux pleurent, les lèvres ont grand'peine à retenir la salive.

18 février. — Incision en V, à pointe inférieure, correspondant à la partie supérieure du sternum, pour mobiliser les téguments et redresser la tête.

21 février. — Erysipèle.

26 février. — L'érysipèle disparaît.

2 mars. — Anesthésie. — Mobilisation du bord des paupières en ectropion. — Œil droit : incision et lambeau en V à la paupière inférieure. — Mobilisation du lambeau. — Suture des paupières. — Pansement.

Septembre, 1889. — M. Sabatier fait une incision à pointe inférieure, un peu en haut de la poitrine, afin de permettre aux cicatrices sous-mentonnières d'être plus souples.

L'opération a donné du jeu aux brides sous-mentonnières; l'extension de la tête est devenue plus facile, quoique toujours incomplète.

OBSERVATION V

Due à l'obligeance du docteur Bacchi (Paris)

Le 11 août 1892, dans une petite ville du midi de la France, une femme mariée, Mme V..., vitriola une autre femme mariée Mme R... Cet attentat fut commis dans des conditions spéciales. La vitrioleuse donna rendez-vous à sa victime, qui était son amie, et lui donna à lire une lettre. Puis la saisissant par les cheveux, elle l'inonda de vitriol.

Ce n'est que deux mois après, en octobre, qu'elle fut présentée au docteur Bacchi. Voici, à ce moment, quel était son état.

Œil droit. — Paupières adhérentes entre elles dans presque toute leur largeur ($5/6$), et adhérentes toutes les deux au globe oculaire.

On débride les paupières, on les dissèque du globe, on trouve un œil normal, sauf la cornée qui a complètement disparu, remplacée par un tissu cicatriciel blanc, se distinguant à peine de la sclérotique. Les mouvements de l'œil étaient conservés; mais la vision était presque nulle, la malade ne distinguait que le jour de la nuit.

Œil gauche. — Il présentait le même état, ankyloblépharon et symblépharon. On fait une greffe de conjonctive de lapin pour remplacer la conjonctive détruite et éviter de nouvelles adhérences des paupières aux globes. De ce côté, le résultat opératoire est excellent, mais on ne peut encore se prononcer sur l'état futur de la vision.

Une double blépharoplastie a été pratiquée à l'œil droit, en empruntant la peau à la partie interne du bras gauche, puis on a de nouveau suturé les paupières.

On ne sait pas encore à quel moment d'autres opérations seront applicables, mais on n'entreprendra plus rien avant un an, ou un an et demi.

Lésions diverses. — La peau de la joue droite est œdématisée fortement, de couleur lie de vin, tirillée dans tous les sens. Le pavillon de l'oreille droite, détruit en partie, est ramené en avant et obstrue par une cicatrice le conduit auditif externe. La commissure droite de la bouche, tirillée fortement en bas, laissant à découvert les dents par une cicatrice adhérente au maxillaire inférieur droit. Les dents sont privées d'émail et d'une couleur jaune sale. Deuxième bourrelet cicatriciel au cou presque au-dessus de la clavicule droite, et tenant la tête inclinée à droite. Large cicatrice blanche, allant d'une tempe à l'autre, et totalement dépourvue de cheveux.

Inutile de dire que les sourcils et les cils avaient disparu.

Les narines avaient été rongées par le corrosif, et la peau sur le bas et les côtés du nez était très mince.

La joue gauche a été moins atteinte, vu la position de la tête de la victime, et la moitié seulement a été brûlée par le vitriol.

De vastes cicatrices rouges à forme de rigoles se voient sur le dos et sur la poitrine. — En outre, les deux bras ont été atteints, surtout le droit.

Le vitriol avait probablement pénétré dans le conduit auditif droit, et brûlé la membrane du tympan, puisque le malade n'entend pas de ce côté.

OBSERVATION VI. — (M. Lacassagne).

Sur la réquisition de M. Pohn, commissaire de police du quartier de la Bourse, en date du 12 mars 1889, M. le professeur Lacassagne a visité le nommé Villemus Ernest, 26 ans, employé, rue Childebert

1. — Villemus raconte que, passanthier soir à 7 heures 1/2 sur le quai de l'Hôpital, une femme lui a lancé au visage du vitriol, puis elle a pris la fuite. Cette femme avait été sa maitresse.

2. — Il existe des brûlures du premier degré et quelques-unes du second, sur toute l'étendue du front, la joue droite et une partie de la face, au-dessus de la commissure des lèvres, jusqu'à la ligne médiane du menton. Les paupières sont volumineuses, tuméfiées. On peut les entr'ouvrir, on aperçoit la conjonctive rouge, mais il n'y a rien à la cornée : la vision est distincte.

3. — L'état général est satisfaisant.

Conclusions. — L'incapacité de travail sera de huit jours environ ; mais au bout de ce temps, il faudra revoir le malade pour se prononcer.

OBSERVATION VII. — (Clinique de M. Gayet).

NÉVROSE DE LA CORNÉE. — PHLEGMON. — ENUCLÉATION. — ANKYLOBLEPHARON

T... Laurent, 50 ans, étameur, est le 20 octobre vitriolé par une femme. Il rentre le 22.

Sur la face, brûlures du premier et du deuxième degré. — Les conjonctives suppurent, et la cornée offre une teinte louche générale.

23 octobre. — Exsudats dans les culs-de-sacs conjonctivaux. — Aspect mûriforme de la conjonctive. — Cornée plus louche.

25 octobre. Les exsudats s'organisent.

26 octobre. — Les lames de la cornée offrent des infiltrations purulentes.

27 octobre. — Teinte violacée de la conjonctive et de la sclérotique. — Exsudats gris jaunâtres.

3 novembre. — Phlegmon du globe O. D.

9 novembre. — Enucléation.

15 novembre. — La conjonctive palpébrale tend à se souder avec les parties postérieures, on interpose des lamelles de dyachilon, après cautérisation des surfaces au nitrate d'argent.

29 novembre. — Malgré cela, et quoique l'opération ait été plusieurs fois répétée, le résultat définitif est la soudure des paupières entre elles, et avec les parties postérieures de l'œil.

OBSERVATION VIII. — (Thirion. — Montpellier).

VITRIOLAGE PAR L'ACIDE CHLORHYDRIQUE. — PHLEGMON

M. S..., hétaïre, 26 ans, reçoit le 24 janvier 1889, un verre d'acide chlorhydrique lancé par son amant.

Elle se présente à la consultation le 6 février.

L'œil droit est légèrement atteint.

L'œil gauche a des conjonctives blanches et exsangues. — La cornée est d'un blanc neigeux, mais laisse voir à l'éclairage oblique le cristallin opacifié et luxé dans la chambre antérieure. — L'œil est très douloureux, il s'ouvre avec difficulté et les conjonctives bulbaire et tarsale ne sont décollées qu'avec peine. — La cornée est absolument insensible.

Le symblépharon devient absolu, malgré les soins nombreux qu'on a pris.

La cornée se nécrose ; l'iris fait hernie.

3 mars. — Evidement de l'œil gauche.

29 mars. — Les paupières s'étant soudées au moignon, il en résulte des brides, empêchant la prothèse.

A la suite d'opérations autoplastiques variées et ingénieuses, M. Truc, professeur agrégé, arrive à reconstituer des paupières, capables de supporter l'œil artificiel.

OBSERVATION IX (Desmarres)

VITRIOLAGE PAR L'ACIDE SULFURIQUE. — PERTE D'UN ŒIL PAR ANKYLOBLÉPHARON

Une jeune femme, séparée de son mari, reçoit de ce dernier un vase rempli d'acide sulfurique, mélangé à du noir de fumée : le criminel espérait, par cette mixture, produire un tatouage indélébile.

Brûlures très graves des deux yeux, de la face, du cou, de la poitrine. Une heure après, les cornées sont presque claires, la gauche offre en bas une légère teinte grisâtre, qui n'empêche pas la malade de voir.

La conjonctive bulbaire paraît profondément atteinte dans sa moitié supérieure, ainsi que la sclérotique.

Pendant douze jours, l'état reste stationnaire. Puis le nuage cornéen s'étend, un abcès se forme, et la sclérotique, en même temps que la cornée, présente une perte de substance qui laisse échapper le cristallin, et une partie des humeurs de l'œil. Ces tissus avaient été transformés en une eschare profonde, qui maintenant se détachait par suppuration.

Ankyloblépharon consécutif, complet, malgré tous les efforts thérapeutiques.

L'œil droit, menacé aussi, fut heureusement sauvé, l'eschare grisâtre ayant fait place à une ulcération qui s'est très bien cicatrisée.

Un peu de larmolement de ce côté, à cause d'une brûlure de l'angle interne, qui a dérangé les points lacrymaux.

OBSERVATION X (Clinique de M. Gayet)

IRITIS PLASTIQUE, PAR SUITE D'UN VITRIOLAGE A L'ACIDE SULFURIQUE

Le 14 juillet 1885, F... Françoise, recoit de son amant un bol de vitriol à la figure. Le 7 août suivant, elle rentre à l'Hôtel-Dieu.

8 août. — Elle offre sur toute la moitié droite de la face des brûlures du 3^e degré, aujourd'hui cicatrisées.

L'œil droit a été atteint. La conjonctive de ce côté présente encore du chémosis, et une ulcération demi-circulaire, parallèle à l'insertion de la cornée et située à la partie inférieure.

La cornée offre une ulcération centrale, à travers laquelle on voit une fausse membrane, occupant la chambre antérieure, masquant ainsi la pupille et l'iris.

La cécité est absolue. Incurable.

OBSERVATION XI (Clinique de M. Gayet).

En 1892, le 11 janvier au soir, Ex... Philippe, journalier, âgé de 26 ans, reçut du vitriol au visage. Le 30 janvier, il rentre à l'hôpital, portant des traces de cette brûlure en divers points du cou, de la face, du cuir chevelu. On note en

particulier des croûtes sanieuses aux angles internes des deux yeux. Œdème léger des paupières à l'œil gauche. — Chémosis. — Sécrétion purulente dès qu'on entrouvre les paupières. Rien à l'œil droit. La cornée a une surface très irrégulière, dépolie, dénivelée. — L'opacité est à peu près complète.

10 mars. — Le malade est revenu hier. — Fonte complète de la cornée. — Hernie de l'iris, qui apparaît comme un petit champignon noirâtre. — Le globe est affaissé. — Adhérences nombreuses et étendues avec les paupières. — Enucléation.

OBSERVATION XII (Clinique de M. Gayet).

BRULURES CONJONCTIVO-PALPÉBRALES, BILATÉRALES, PAR SUITE D'UN VITRIOLAGE A L'ACIDE SULFURIQUE. — ANKYLOBLÉ-PHARON. — SYMBLÉPHARON.

Le 11 novembre 1892, dans l'après-dîner, Dury J.-B., âgé de 51 ans, plâtrier à Ecully, reçut de sa femme une tasse de vitriol sur le visage (région frontale et palpébrale).

Immédiatement la région enfla, et le soir même le malade entra à Sainte-Marthe, où il subit un premier traitement pour la peau du front et des paupières.

Puis il entra dans le service de M. Gayet pour des lésions conjonctivo-oculaires bilatérales.

Entre les paupières, suinte une sécrétion muco-purulente très abondante. Les douleurs ont disparu; la vue est conservée des deux côtés; mais le globe de l'œil est difficilement accessible aux investigations. Il est complètement recouvert, surtout à droite, par les paupières adhérentes par leur bord libre, au niveau des angles.

Un abondant exsudat pseudo-diphthéritique recouvre la conjonctive et le bord libre des paupières.

Il se forme des brides cicatricielles qui gênent les mouvements de l'œil, surtout à droite.

Les cils ont en partie disparu.

Un léger trouble recouvre les cornées, mais elles ne paraissent pas ulcérées.

17 novembre. — Lavage à la poire de Politzer avec l'eau de chaux diluée.

18 février. — Le malade quitte le service. — L'œil droit a disparu sous les paupières, soudées en ankyloblépharon.

L'œil gauche présente à peine le sens lumineux. — La cornée est trouble et dépolie, le champ pupillaire déformé et abaissé. — Toute sécrétion a disparu. — Les mouvements des paupières de l'œil gauche sont à peu près récupérés, sauf en ce qui concerne les paupières inférieures, dont le bord libre adhère toujours au globe. — Acuité visuelle presque nulle.

CHAPITRE VII

Diagnostic de la substance employée pour le vitriolage, par : l'aspect des brûlures, le reliquat du liquide, l'examen des taches. — Diagnostic de l'instrument. — Situation de la victime.

Les vitrioleuses en général, ne se dérobent pas à la justice, et, sûres de l'impunité qui les attend, elles ne cachent pas leur acte criminel. Les unes, folles de douleur, vont se jeter à l'eau. D'autres, moins désespérées, choisissent un avocat pour les défendre. Le rôle de ce dernier sera facile ; M. Tarde l'a dit : « Un homme est ivre, crime énorme, une maîtresse défigure son amant, péché véniel », et malgré les rapports du médecin établissant la gravité des lésions, le défenseur fléchira bien vite la sévérité des jurés.

Mais quand le vitriolage se fait par intermédiaire, qu'il ne s'agit pas de ce qu'on appelle un crime passionnel, il arrive que le coupable disparaît, et c'est alors surtout que la médecine légale, *ancilla justitiæ*, prête son concours à la justice.

Rappelons encore le crime de Bourbon l'Archambault. Le coupable avait acheté une fausse barbe; il s'était grimé, métamorphosé. On a retrouvé la barbe, et surtout le seau d'enfant qui avait servi à l'exécution de cette vengeance. L'analyse du reliquat d'acide a démontré que c'était de l'acide sulfurique, et de chaînon en chaînon, on a pu reconstituer l'histoire du crime. L'auteur de cet horrible attentat fut arrêté.

Le 17 août 1892, M^{lle} Péalouse comparaissait aux Assises de la Seine, pour avoir vitriolé le sieur Morisset. Elle protesta énergiquement de son innocence; elle fut acquittée, car on ne put établir sa culpabilité.

Quoiqu'il en soit, le médecin légiste peut être, dans ces circonstances, d'une grande utilité pour le juge d'instruction.

La première question qu'on lui posera, sera relative à la nature du liquide corrosif. Il y répondra

1° Par l'inspection des brûlures.

Nous avons montré au chapitre précédent ce qui différencie les caustiques acides des caustiques alcalins. Les uns sont des coagulants, les autres des liquéfiantes, et l'on pourrait presque à première vue, au seul aspect de l'eschare, dure dans un cas, molle dans l'autre, indiquer si on se trouve en présence d'un acide ou d'un alcali.

Toutefois il est impossible de pousser loin le diagnostic de la substance vulnérante. S'il y a des incrustations calcaires de la cornée, il est probable qu'on a affaire à la chaux. Mais, aussi bien que les acides, l'ammoniaque

donne des pseudo-membranes, couenneuses, élastiques comme la fibrine, et comparées par Thompson (Dundas), aux fausses membranes de la diphtérie.

Quand on ne constate aucune ulcération sur la conjonctive, ni sur la cornée, et qu'en même temps, après plusieurs jours d'expectation, on ne trouve aucun dénivèlement sur ces membranes, on peut affirmer que le liquide projeté dans l'œil n'est pas un liquide corrosif :

OBSERVATION XIII (personnelle).

Nous avons parlé plus haut d'une femme, Emilia Amare, qui le 21 avril 1893, entrant la nuit dans son domicile, reçut « une seringuée » dans l'œil gauche. — Elle ressentit sur le coup une vive douleur, se lava avec de la salive, et vint à l'Hôtel-Dieu à deux heures du matin, en s'écriant qu'on lui avait jeté du vitriol.

On ne voit pas de lésions ailleurs que sur l'œil. — Rien sur les téguments de la face. — Rien sur les vêtements. — On lui met de la pommade jaune, et elle sort de l'hôpital.

Elle revient à la consultation gratuite, où nous l'avons vue plusieurs fois. Quinze jours après, on constatait simplement de la conjonctivite chronique; pas d'ulcération, ni la moindre desquamation épithéliale.

Conclusion : Le liquide projeté n'était pas un acide, mais probablement de l'urine, ou tout autre liquide septique.

2° *Par l'analyse du reliquat du liquide*

Dans l'affaire Macmillan-Campbell, relatée par Christison, on découvrit dans une cour une écuelle cassée. Dans le godet formé par un débris se trouvaient quelques

gouttes; on reconnut que c'était de l'huile de vitriol, et l'enquête démontra qu'Euphemia Lawson, femme Macmillan, en avait acheté ce jour-là.

Nous avons analysé l'huile de vitriol, telle qu'on se la procure chez les droguistes. Voici les résultats :

L'acide sulfurique examiné a donné par addition de zinc de l'hydrogène arsenié. Il renfermait donc de l'arsenic. Si on chauffe, dégagement d'acide sulfureux et dépôt de soufre.

Le ferrocyanure y décelait la présence du fer; enfin, par simple addition d'eau, précipitation de sulfate de plomb.

En résumé, l'analyse de ce vitriol donne :

- 1° Arsenic;
- 2° Acide sulfureux;
- 3° Produits nitrés, en assez grande quantité, ce qui fait prévoir une proportion notable d'acide azotique;
- 4° Fer;
- 5° Plomb, dû au mode de production de l'acide sulfurique.

Comme réactions les plus sûres, et surtout les plus commodes de l'acide sulfurique, nous citerons les deux suivantes :

- 1° Chauffé avec du charbon ou du mercure, il dégage de l'acide sulfureux.
- 2° Traité par l'eau de baryte, il donne un précipité insoluble dans l'eau et dans l'acide azotique (précipité de sulfate de baryte).

De même nous avons recherché la composition du fumant des épiciers, de l'acide chlorhydrique du commerce.

Il contenait du chlorure de fer, d'arsenic, de l'acide sulfureux, de l'acide sulfurique, et aussi des matières organiques qui lui donnent sa coloration jaune, coloration qu'il n'a pas lorsqu'il est pur.

Comme réactif de l'acide chlorhydrique, nous citerons le nitrate d'argent, qui donne un précipité de chlorure d'argent, blanc, cailleboté, lourd, insoluble dans l'eau et dans l'acide azotique, même à chaud, et soluble dans l'ammoniaque.

3° *Par l'examen des taches.*

Il se peut que les recherches les plus minutieuses n'aboutissent pas à la découverte de l'instrument du crime. Mais alors l'examen des taches produites sur les vêtements de la victime, sur le plancher, sur les objets voisins... suffirait à lever tous les doutes.

Les taches d'acide sulfurique sur drap noir sont rouges, l'ammoniaque les fait disparaître, si elles sont récentes. De même les taches d'acide chlorhydrique. Celles qui sont produites par l'acide azotique sont plus jaunes. On voit donc que, de prime abord, il n'est pas facile de diagnostiquer un acide à la seule inspection d'une tache. Il faut la recueillir et l'analyser.

Pour cela on coupe avec des ciseaux le morceau d'étoffe qui en est imprégné, ou bien on racle le plancher, à l'endroit des taches, puis on soumet les débris à l'examen chimique.

On les lave avec de l'eau distillée et sur la solution obtenue, on essaie les réactifs les plus sensibles, car la

quantité de la substance à analyser est extrêmement faible. On chauffe le liquide pendant une heure ou deux, suivant la quantité, et au bain-marie. On introduit une lame d'or très mince, et quelques fragments de chlorate de potasse. S'il y a présence d'acide chlorhydrique, l'or est attaqué, et s'il y a nécessité, un dosage de l'or dissous, indiquera le dosage de l'acide chlorhydrique.

Une fois connue la nature du liquide corrosif, le médecin doit encore dire quel est l'instrument qui a pu servir à la projection, et dans quelle attitude se trouvait la victime au moment de l'attentat.

La première de ces questions sera difficile à résoudre ; tout au plus pourra-t-on préciser, à l'inspection des plaies en sillons, en rigoles, ou en plaques, des traînées sur les vêtements ou sur le sol, si le coupable s'est armé d'une fiole ou d'un instrument à large ouverture.

Mais on pourra affirmer si le vitriolé se trouvait au lit, s'il était debout, s'il a été immobilisé par une main criminelle.

Quant à savoir si la victime s'est vitriolée elle-même, dans un but de chantage ou autre, ou bien s'il y a vitriolage criminel, la chose nous semble impossible. Et d'ailleurs, hâtons-nous de le dire, la question est purement oiseuse. Ce n'est que dans l'imagination de certains romanciers qu'on voit des maîtresses abandonnées se barbouiller la figure de vitriol.

CHAPITRE VIII

*Rôle du médecin-légiste en présence d'un cas de vitriolage
— Expertise criminelle. — Expertise civile. — Du
vitriolage accidentel ; observations.*

On trouvera dans la *Médecine Judiciaire*, du professeur Lacassagne, tous les renseignements qui concernent le médecin devant la justice. Nous n'insisterons donc pas sur ce sujet.

Un crime de vitriolage vient d'être commis dans une grande ville ; le juge d'instruction est saisi, et c'est lui qui réquisitionne le médecin. Quand l'instruction est terminée ce droit passe au président du tribunal devant lequel ont lieu les débats, de telle sorte qu'à tout moment l'expert peut être requis. D'après l'article 23 de la loi Chevalier, il est forcé d'obéir. Cet article est ainsi conçu :

Tout docteur en médecine est tenu de déférer aux réquisitions de la police, sous les peines portées à l'article précédent.

L'expert prête serment et procède à ses investigations.

Il examine les brûlures produites par le caustique, et détaille soigneusement les lésions des différents organes.

Mais il doit avoir soin de ne pas donner de suite des conclusions, se souvenant que telle lésion, bénigne en apparence, se complique plus tard d'accidents redoutables.

Il notera de jour en jour les impressions que lui donnent les brûlures, et s'il est obligé de déposer son rapport, il fera des réserves pour l'avenir, ajoutant que de nouvelles visites du malade seront ultérieurement nécessaires.

Toutes ses constatations seront précieusement rédigées au fur et à mesure, car l'aspect des lésions varie d'un jour à l'autre, et la mémoire pourrait lui manquer.

Mais là ne se borne pas le rôle de l'expert. Maintenant qu'on a l'habitude de considérer tous les criminels comme des fous, que la doctrine de Lombroso a convaincu quelques criminalistes, on discutera pour savoir si la vitrioleuse n'est pas atteinte d'aliénation mentale, et le médecin au rapport sera tenu d'examiner le vitrioleur aussi bien que le vitriolé. Ces idées, dangereuses au point de vue social, ne sont pas seulement répandues dans le monde des utopistes, elles courent le peuple; il suffit qu'une vitrioleuse acquittée une première fois renouvelle son crime, pour que les gens la considèrent comme démente. Jugez-en par ces quelques lignes, détachées ce matin même d'un journal de Lyon.

« Les habitants d'une maison de la place de la Croix-Rousse sont terrifiés par une femme, leur co-locataire, que la jalousie a rendu folle à demi. Dernièrement cette mégère a jeté du vitriol au visage d'une femme qui, elle le croyait, était la maîtresse de son amant et, aujourd'hui encore, elle menace les autres locataires.

« A M. Hauwt, commissaire de police du quartier, à prendre les mesures nécessaires pour empêcher une catastrophe de se produire ».

Jadis, Dupin écrivait à un préfet de police : « La monomanie est une ressource nouvelle de la médecine... Quand on ne pourrait pas dire d'un citoyen : il est coupable, on dirait : il est fou, et l'on verrait Charenton remplacer la Bastille. »

Il ne nous appartient pas de discuter des problèmes aussi ardu, ils ne rentrent pas d'ailleurs dans le plan que nous nous sommes imposé. Mais qu'on nous permette de songer à ce que disait naguère un magistrat illustre, à propos d'un procès criminel « ce sont des fous, mais ce sont des folies qu'il faut guérir en place de Grève ».

Quoi qu'il en soit, le médecin légiste peut être appelé à se prononcer sur l'état mental d'une vitrioleuse ; il lui faudra démontrer qu'elle est atteinte de folie transitoire ou du délire de la persécution.

Nous avons été amené à toutes ces considérations par le souvenir d'une affaire célèbre qui n'est pas encore terminée. Au mois d'août dernier, à Avignon, une femme R..., fut vitriolée par la femme V..., son amie. On fit une enquête, elle n'aboutit pas. On ne put découvrir quel était le mobile qui avait armé la vitrioleuse. De mauvaises langues ont bien parlé de jalousie, d'infidélités conjugales, mais rien ne fut démontré.

Et cependant le crime fut accompli avec une telle cruauté qu'on a mis en doute la raison de M^{me} V... Ce ne sont plus les avocats qui font appel à la science pour sauver leurs clients, ce sont les magistrats qui, frappés de l'énormité du crime en présence du faible intérêt qui a

pu diriger son auteur, s'adressent aux hommes de l'art.

La vitrioleuse fut reconnue folle, il y eut ordonnance de non-lieu. Mais ici, se présente une question nouvelle. M^{me} V..., irresponsable au point de vue pénal, l'est-elle également au point de vue civil ? Son mari ne sera-t-il pas condamné à des dommages et intérêts ? — L'affaire est encore pendante, et le tribunal de Tarascon statuera.

Le médecin, requis par la justice dans les affaires criminelles peut donc l'être aussi dans les affaires civiles, avec cette différence qu'il peut ici refuser son mandat.

Le vitriolage accidentel donne lieu, par exemple, à une série de procès dans lesquels la responsabilité du patron est mise en jeu et actionnée avec une vivacité extrême, en même temps que celle des Compagnies d'assurances. L'expert est tout-puissant au civil, et ce sont les conclusions de son rapport qui vont servir de base à la réparation qu'entraîne le fait de la blessure,

OBSERVATION XIV. — (Tardieu).

Un jeune garçon de 5 ans se renversa sur le visage une bouteille de vitriol, imprudemment laissée à sa portée.

La femme chargée de le surveiller et coupable de négligence fut poursuivie ; le juge d'instruction chargea Tardieu de constater l'état de la victime.

L'accident avait eu lieu le 12 septembre 1860 et remontait à plus de deux mois. Le liquide avait atteint le front, la face, le cou, les mains, qui étaient sillonnés de cicatrices difformes et en quelques point de plaies non encore complè-

tement guéries. Les yeux, par bonheur, n'avaient pas été atteints.

En résumé, l'enfant était défiguré, et s'il n'aurait aucune infirmité, il devait conserver une difformité incurable, par suite de l'accident.

OBSERVATION XV. — (Clinique de M. Gayet).

T... Marie, ménagère, entre à la clinique de M. Gayet, le 21 avril 1890.

Le matin même, voulant se mettre de l'eau de rose dans l'œil droit, elle s'était trompée, et s'était mis deux gouttes d'acide sulfurique, additionnées d'eau.

A six heures du soir, on constate : rougeur, et chémosis conjonctival. — L'épithélium de la conjonctive s'exfolie sous forme de membranes opalescentes. — Douleur vive ; photophobie ; larmoiement. — La cornée est opalescente dans sa moitié inférieure, sans lésions apparentes de sa surface.

On fait un grand lavage, en écartant les paupières au blépharostat. — On applique des compresses trempées dans une solution de carbonate de soude.

22 avril. — Amélioration. — La cornée est plus transparente. — Surface dépolie.

29 avril. — Légère érosion en bas, qui semble ne pas devoir progresser. — Exeat.

OBSERVATION XVI. — (M. Gayet).

R... Paul, 33 ans, chauffeur, rentre à la clinique le 29 décembre 1885. — La nuit précédente, il avait reçu de l'acide sulfurique dans l'œil droit.

Gonflement immédiat. — Douleur. — Photophobie. — Rougeur des conjonctives, surtout vers le grand angle. — Injection carminée autour de la cornée, surtout en bas et en dedans.

La cornée est saine.

5 janvier. — Sortie. — Guérison.

OBSERVATION XVII. — (M. Gayet).

Le sieur X..., rentré le 29 septembre 1879. — Il portait une bombonne qui s'est débouchée, et quelques gouttes d'acide sulfurique lui ont volé dans l'œil. — Tuméfaction œdémateuse de la conjonctive et large tache grise résultant du contact avec l'acide.

Trouble superficiel de la cornée. — Le malade rentre chez lui pour se traiter ; il n'est plus revenu.

OBSERVATION XVIII. — (M. Gayet).

VITRIOLAGE AU CHLOROFORME

En mai 1892, un employé de l'Hôtel-Dieu de Lyon fut victime de la stupidité d'un de ses camarades, qui lui envoya, en riant, un flacon de chloroforme dans l'œil droit.

D'abord douleurs violentes ; inflammation. — La cornée se recouvre d'un nuage gris, comme ramollie. — Puis la réaction se fait peu à peu.

L'élimination ne se fait pas par une eschare, mais bien moléculairement, au fur et à mesure que la nature essaie de réparer les pertes de la cornée.

Formation vasculaire superficielle. — Fin juillet, le pannus est complet.

Peu à peu les vaisseaux disparaissent, la cornée retrouve sa transparence, qui sera parfaite dans quelques mois ; mais la vision ne sera pas nette ; l'épiderme cornéens'est reformé en désordre, il en résultera un astigmatisme fort irrégulier.

CHAPITRE IX

Pronostic et traitement des brûlures produites par le vitriolage.

Dans l'étude de nos observations, nous avons dit au fur et à mesure quelques mots sur le pronostic et le traitement des brûlures produites par les acides.

Supposons d'abord que l'œil ne soit pas atteint. Faudra-t-il néanmoins assurer que les lésions sont bénignes, et qu'il ne peut en résulter qu'une difformité désagréable, et non pas des infirmités ? Non, on ne peut rien affirmer avant que la cicatrisation soit complète. Tant qu'il y a des plaies en suppuration, on doit craindre, outre les complications ordinaires de ces plaies, des cicatrisations intempestives, qui établiront des attitudes vicieuses, oblitéreront des orifices naturels et pourront organiser entre les doigts, entre les bras et le thorax, des palmatures épaisses que l'on aura beaucoup de peine à détruire.

De même pour l'œil. Le travail de réparation peut être tellement exubérant qu'une fusion fatale s'établit entre les différentes parties constituantes de cet organe.

Le médecin aura donc à se prononcer de plusieurs façons sur le pronostic des lésions oculaires :

L'œil est-il si gravement atteint que, pour des raisons sympathiques, il faille procéder à son énucléation ? Ou bien la fonction visuelle toute seule est-elle supprimée, sans apparence d'accidents d'infection ? Ou bien encore, si la cornée est indemne, en est-il de même des annexes de l'œil, la cicatrisation ne gênera-t-elle pas les mouvements du globe oculaire ?

Voilà sur quoi doit porter le pronostic du médecin au rapport.

En ce qui concerne la cornée, il ne doit pas se laisser influencer par l'apparente bénignité des premiers jours. — Demours l'a dit, la cornée résiste quelque temps, et parfois l'on croirait de prime abord qu'elle n'est pas gravement atteinte. Mais si on y constate une ulcération, si petite soit-elle, il faut réserver le pronostic, et soumettre le malade à des visites fréquentes.

De la sorte, on ne s'expose pas à faire une grossière erreur de pronostic, comme un médecin de Gap, qui, devant un cas de vitriolage, se fiant à l'aspect trompeur d'une cornée transparente encore, déclara que les deux yeux étaient *légèrement blessés*. Quelque temps après la cécité était complète.

Les brûlures de la conjonctive et des paupières compromettent, nous l'avons dit, la mobilité du globe, et l'on doit s'attendre à des symblépharons, à des ankyloblépharons, à des ectropions. — Rappelons à propos de la soudure des paupières avec la coque, qu'il y a une grande différence de pronostic, si le septum cicatriciel remplit complètement le cul-de-sac conjonctival, ou s'il y a pont, si l'on peut introduire un stylet par-dessous le bourgeon.

En résumé, le médecin expert, requis pour examiner un vitriolé, pourra décrire l'aspect des brûlures; mais généralement, tant que la cicatrisation ne sera pas complète, il ne saura pas affirmer s'il y a simplement défiguration avec incapacité de travail de moins de vingt jours, ou bien si des fonctions importantes de l'individu sont gravement compromises, ainsi que la mobilité de certains mouvements. Toutes ces éventualités seront mentionnées dans le rapport.

Que peut la chirurgie contre de pareilles lésions produites par le vitriolage? Il faut distinguer entre le traitement immédiat, et le traitement consécutif ou des complications.

Les lavages à grande eau sont de règle, pour chasser ou diluer le caustique. L'idéal serait que l'injection, à la poire de Politzer ou par toute autre méthode, suivit d'un clin d'œil l'introduction du liquide corrosif. Et à ce propos M. le professeur Gayet donne dans ses cliniques des conseils pratiques d'hygiène professionnelle. Ne pourrait-on pas dans certaines usines où l'on use d'acide sulfurique établir des sources d'eau nombreuses, de telle sorte que les ouvriers, si fréquemment brûlés, pussent se précipiter immédiatement sous la colonne d'eau jaillissante?

Quel liquide emploiera-t-on pour ces lavages? L'eau sera plus facile à trouver; le choix des autres substances dépend naturellement de l'espèce de caustique mis en usage. Aux acides forts, les bases puissantes, et réciproquement.

Pour que le lavage soit plus efficace et pénètre mieux sous les paupières, on les écarte avec un blépharostat. Si le vitriolage s'est fait par l'acide sulfurique, on lave le

plus tôt possible avec de l'eau de savon, ou mieux avec du lait de magnésie. On imprégne d'une solution de carbonate de soude des compresses qu'on applique sur les parties brûlées, puis on fait un pansement ordinaire.

S'il y a de l'inflammation, on met des compresses glacées, ou bien deux ventouses à la tempe, ou bien encore des sangsues derrière l'oreille.

Ce sont là les différents modes du traitement immédiat du vitriolage ; les lavages sont alors les principales ressources de la chirurgie.

Mais plus tard, au moment de la cicatrisation, quand on aura des attitudes vicieuses, du symblépharon, de l'ankyloblépharon, de l'ectropion, quelle sera la conduite à tenir ?

Pour redresser les inclinaisons de la tête sur le tronc, nous avons vu que M. le professeur Ollier fait une incision, plus ou moins en V à l'endroit de ces brides, ce qui donne plus de mobilité aux léguments. On décolle le bord inférieur de la plaie, légèrement, et on essaie dans cette plaie des greffes épidermiques.

A l'œil, on a tenté aussi le procédé des greffes ; on a greffé des cornées de lapin sur l'emplacement de la cornée détruite du vitriolé. — On a fait des autoplasties de la paupière. — Nous n'insisterons pas sur ces différentes opérations, qui sont du ressort des chirurgiens expérimentés.

D'ailleurs, on trouvera dans les traités spéciaux tous les procédés opératoires de l'ectropion cicatriciel. (Méthode de Wharton Jones. — d'Alph. Guérin) et du symblépharon (Méthode d'Himly, de Arlt..).

Quant à l'ankyloblépharon, s'il est simple, non compliqué d'adhérences avec les globes oculaires, la section de la bride suffit habituellement à le détruire.

CONCLUSIONS

Nous résumons en quelques paragraphes toutes les opinions que nous avons émises, au cours de notre étude sur le vitriolage.

I. — L'usage criminel du vitriol n'est peut-être que la transformation d'un crime qu'on pourrait appeler la défiguration.

II. — Il remonte au moins à l'an 1639, et sans doute, il n'y a pas eu d'interruption depuis ce temps-là.

III. — C'est une arme adoptée par l'homme et par la femme, mais dans la majorité des cas, par la femme.

IV. — Ce n'est pas l'apanage des crimes dits passionnels, quoiqu'on l'y rencontre avec une certaine prédominance.

V. — Les brûlures atteignent la tête, les yeux et les oreilles, la bouche, le cou, les bras, le tronc...

VI. — On peut arriver au diagnostic de la substance employée, par l'aspect des brûlures, par le reliquat de l'acide dans le bol., par l'examen des taches sur les vêtements, le parquet...

VII. — Le médecin légiste ne doit se prononcer sur la gravité des lésions qu'avec la plus grande circonspection. Le pronostic, quand l'œil est atteint, est sombre pour la vie de cet organe.

VIII. — Le traitement immédiat consiste à faire des lavages appropriés, pour chasser et diluer le caustique. Le traitement consécutif a rapport aux complications. On redressera les attitudes vicieuses, on détruira les palmatures, on pourra tenter des blépharoplasties, des greffes de la cornée, le redressement d'une paupière en ectropion.

POUR LE DOYEN,

L'ASSESEUR

GAYET

Vu, bon à imprimer :

LE PRÉSIDENT DE THÈSE.

LACASSAGNE.

Permis d'imprimer

LE RECTEUR,

EM. CHARLES

Lyon, le 21 juin 1893.

SIÈGE DE LA BRULURE	}	<i>Tête.</i>	}	Oeil.
				Oreilles.
				Nez.
				Bouche.
				Cuir chevelu.
				Cou. — Poitrine. — Dos. — Ventre. — Organes génitaux. — Membres supérieurs et inférieurs.

III. — Le blessé

A). — <i>Qualité.</i>	{	Liens naturels : mari, amant...
	}	Liens sociaux : magistrat...
B). — <i>Intention de l'auteur de la brûlure.</i>	{	Involontaire : vitriolage accidenté
	{	Volontaire. { Préméditation, guet
		apens, barbarie
		(C. P. 303).
C). — <i>Conséquences de la brûlure.</i>	{	Pronostic.
	{	Complications.
	{	Degré de la brûlure.
D). — <i>Domage matériel.</i>	{	Mutilation.
	{	Défiguration.
	{	Infirmités permanentes.
	{	Cécité.
	{	Incapacité de travail.
	}	Art. 1382 à 1385 de C. C.

Conclusions

1. — La vie du vitriolé est-elle en danger ?
2. — Quelle sera la durée probable du traitement ?
3. — Quand sera-t-il en état d'être transporté au tribunal pour être interrogé ?
4. — Quelle sera la durée de l'incapacité de travail ?

BIBLIOGRAPHIE

- Robert CHRISTISON. — *Defiguration of the countenance by sulphuric acid. — Destruction of an eye* (Edimbourg, M et S. J. 1829, XXXI, 230, — 236).
- Robert CHRISTISON. — D. M. (In *Annales d'hygiène et de médecine légale* 1829, t. II, p. 205).
- THOMPSON (Dundas). — *Action de l'acide sulfurique sur la cornée* (The lancet, 1841).
- NEYRENEUF. — *De l'action de l'acide sulfurique sur la peau* (Thèse Paris 1872).
- Journaux de Paris*. — Janvier, avril, 1877, affaire de la veuve Gras.
- LACASSAGNE. — *Médecine judiciaire* (1^{re} édition 1878).
- VIBERT. — *Traité de médecine légale*.
- TAYLOR. — *Traité de médecine légale* (Traduction H. Coutagne, Paris 1881).
- DEVAL. — *Lésions de la cornée par l'acide sulfurique*. (*Bulletin de thérapeutique*, décembre 1853).
- BRIONNE. — Thèse Paris, 1880.
- WEINBERG A. — *Des brûlures du globe oculaire par agents chimiques*, (Rec. d'ophth. Paris 1882).
- FONSSAGRIVES. — *Acide sulfurique* (Dictionnaire Dechambre).
- Théoph. ANGER. — *De la cautérisation* (Thèse d'agrégation).
- GRANDCLÉMENT. — *Des blessures de l'œil au double point de vue des expertises judiciaires et de la pratique médicale*.
- Paul AUBRY. — *La contagion du meurtre* (Th. Paris 1887).
- THIRION. — Thèse Montpellier, 1891.
- DE BOVIS. — Thèse Lyon, 1891.
- PROAL. — *Le crime et l'imitation* (Correspondant, 25 septembre 1891).
- Actes du Congrès de Bruxelles* 1892.
- GAYET. — *Leçons cliniques d'ophtalmologie*, (Lyon, 1893).

